67e ANNEE (7e SÉRIE) N° 14 4 AVRIL 1957

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine titulaire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Une expérience d'anthropologie. — II. Les Pions en physique nucléaire — III. Du nouveau sur la force d'inertie. — IV. Les fouilles de Spina. — V. La carte des rayons cosmiques. — VI. Hauts salaires de savants en Amérique. — VII. Qui était Mahomet ? — VIII. Le Néguev et le désert du Sinaï. — IX. Trésors au fond des mers. — X. A la poursuite de l' « homme des neiges ». — XI. Rien de nouveau sur l'origine de la Vie. — XII. Emigrés espagnols en France. — XIII. En Espagne : les catholiques et les privilèges. — XIV. L'Historienne des cathédrales.

I

Une expérience d'anthropologie

Deux savants américains, John et Mary Collier, nous exposent dans *Scientific American* de janvier 1957, les résultats de ce qu'ils appellent « *Une expérience en Anthropologie appliquée* ». Cette expérience se déroule depuis 6 ans dans une haute vallée de la Cordillière des Andes, au Pérou, habitée par environ 380 familles d'Indiens.

Il s'agissait de savoir comment on peut relever le niveau de vie d'une population arriérée, presque toujours au bord de la famine, plongée dans une misère physique et morale et dans une ignorance presque incroyables. Les Etats-Unis ayant assumé la mission de venir en aide aux populations sous-développées, il s'est trouvé une équipe de savants américains qui se sont mis en rapport avec des savants péruviens et qui ont eu l'idée de faire une expérience anthropologique. L'initiateur du projet fut Allan R. Holmberg, de l'université Cornell, et il rencontra le concours de professeurs de l'Université de San Marcos, à Lima. Le théâtre choisi pour l'expérience fut un vaste domaine montagneux, d'une étendue d'environ 35.000 acres — 14.000 hectares — ayant pour centre Vicos. L'altitude moyenne est de 3 à 4.000 mètres. Dans ce domaine vivent un peu plus de 2.000 Indiens, qui sont considérés comme serfs. Chaque serf doit travailler trois jours par semaine, dans le domaine, gratuitement. Moyennant cela, chacun d'eux peut cultiver pour sa famille un petit lot de terre, il a droit à l'eau des ruisseaux, aux fagots des forêts, à certaines pâtures pour les bêtes.

L'Etat-Major Cornell-Pérou a pris comme point de départ cette coutume. Il ne fallait à aucun prix jeter le trouble dans les habitudes du pays. Le premier objectif à atteindre fut d'améliorer la production. La culture fondamentale était la pomme de terre. Mais les semences en usage étaient déplorables. On en fournit d'autres, beaucoup meilleures. Et comme les Indiens étaient trop pauvres pour les acheter, on leur proposa de les leur fournir à moitié-fruits. Les *mayorales* ou *anciens* se montrèrent méfiants. Les *blancs* ne pouvaient avoir d'autre dessein que d'exploiter les pauvres Indiens. La question fut portée alors devant une assemblée générale des paysans. L'un des *mayorales* se prononça contre le projet. Sur 125 paysans présents, 9 seulement osèrent accepter, plus tard 22 autres signèrent aussi.

Mais des rumeurs effroyables paralysaient les bonnes volontés. On alla jusqu'à dire que les Américains voulaient engraisser les Indiens avec des pommes de terre, pour faire ensuite bouillir leurs corps pour en tirer de l'huile pour leurs machines ! On ne peut s'imaginer les démarches qu'il fallut faire pour vaincre ces craintes invraisemblables.

Finalement, la première année — 1951-1952 — il ne se trouva que 17 *péons* ou paysans, parmi les plus pauvres, qui acceptèrent, malgré la résistance de leurs femmes, de tenter leur chance. Les pommes de terre furent plantés selon les règles du plan et travaillées régulièrement. On évita toute cause de friction entre Américains et Indiens. C'est ainsi que l'on constata qu'un directeur des travaux était un objet de répugnance parce qu'il était trop jeune et que les Indiens trouvaient honteux d'obéir à un homme si jeune ; on décida de le changer.

Jusqu'à la récolte, les 17 Indiens qui avaient semé selon les plans, furent l'objet de la pitié des autres. On ne cessait de leur dire qu'ils avaient fait une folie. Mais la récolte vint fermer toutes les bouches et renverser la situation. La quantité produite fut largement le double de l'ordinaire. On partagea le tout en deux tas, puis on invita les Indiens à choisir entre les deux. Ce fut irrésistible. Les *gringos* — Américains — ne trompaient pas : ils tenaient leur parole ! L'année suivante, il se trouva 87 Indiens, dont un *Mayoral*, pour renouveler l'expérience. La troisième année, ils furent 135 et la récolte atteignit 80 % du total du domaine. Certains Indiens préférèrent acheter la semence au lieu de travailler à moitié-fruits. C'est ce qu'on désirait. En 1955, le système à moitié-fruits fut abandonné. Les Indiens se sentirent les maîtres de leur technique nouvelle.

Parallèlement, pour mettre fin aux vols de bétail, qui étaient courants, on leur fit accepter de marquer leurs bêtes, et les vols cessèrent. Les bâ-

timents, par ailleurs, furent améliorés, réparés, agrandis.

Le gros événement, fut la construction d'une école. Il n'existait auparavant qu'une masure en ruines, avec une institutrice et tout au plus 8 élèves — pas toujours les mêmes ! En somme, à peine 5 % des enfants allant à l'école, bien qu'au Pérou l'instruction soit obligatoire. On fournit les matériaux, et les habitants construisirent eux-mêmes leur nouvelle école, qui fut considérée comme une merveille dans la région. Le gouvernement y envoya 8 maîtres ou maîtresses, et il y vient environ 200 écoliers. On ne leur apprend pas seulement à lire, écrire et compter, mais on leur donne les éléments du travail agricole ou du travail sur bois, menuiserie et charpenterie.

Nourriture et instruction, c'étaient déjà deux points des plus importants. Depuis 1951, on y ajouta les soins d'hygiène et de santé. Un médecin, des infirmières, des spécialistes, vinrent régulièrement visiter les malades, soigner ceux qui en avaient besoin non plus par les méthodes de demi-sorcellerie en usage auparavant, mais par des procédés scientifiques. Les épidémies, trop fréquentes autrefois, furent jugulées.

L'expérience peut donc être considérée comme couronnée de succès. Les Indiens jusque-là si misérables et si découragés, ont repris confiance. Ils se sentent devenus des hommes, des citoyens comme les autres, et non plus des serfs exploités par des maîtres impitoyables.

Mais le résultat le plus remarquable est celui qui a été tiré des méthodes employées elles-mêmes. Des étudiants d'université ont pris part à l'expérience, ont visité les familles, ont vécu de leur vie, ont pris des contacts humains avec elles, ont assisté à la lente disparition des préjugés et des défiances séculaires. On a appris à traiter les primitifs avec patience, humanité, intelligence, en leur laissant le temps de s'adapter, de comprendre leur intérêt, de vaincre leurs répugnances, de surmonter jusqu'à leurs traditions au besoin.

« Peut-être, conclut l'article analysé, la leçon la plus importante de cette Expérience a-t-elle été la suivante : en travaillant à l'intérieur d'une structure sociale existante, avec une suffisante compréhension à la fois de ses potentialités et de ses limitations, il est possible d'accomplir des changements de base d'ordre social, sans avoir besoin d'un budget énorme ni d'équipes nombreuses de personnel. Les anthropologistes de Vicos ont prouvé que, dans le champ de réformes sociales, l'intelligence est de beaucoup plus importante que l'argent ou l'autorité du pouvoir. »

Ajoutons que ce qui étonne un peu dans tout cet exposé, c'est qu'il n'y soit pas un instant question de religion. Il semble que si la religion à elle seule ne peut pas tout, elle doit créer une atmosphère qui facilite puissamment les choses. Mais on ne nous en dit rien ici. Tout se passe dans le domaine purement technique.

II

Les « Pions » en physique nucléaire

Si vous cherchez dans le dictionnaire le sens du mot *pion*, on vous y parle du jeu de dames ou du jeu d'échecs. On vous dit aussi que, dans l'Inde, en Amérique, le mot de pion équivaut à celui que nous avons employé ci-dessus de *péon*, ou domestique allant à pied. Mais les *pions* dont nous allons parler, encore avec *Scientific American* de janvier, sont tout autre chose. L'article intitulé *Pions* est signé Robert E. Marshak. Les *Pions*, en physique nucléaire, sont connus aussi sous le nom de *Pi-mésons*. Ils viennent d'être découverts et sont considérés comme « *le ciment qui relie entre eux les protons et neutrons du noyau* ».

Partons d'une certitude établie : la loi de gravitation universelle est comme le lien qui tient ensemble tous les éléments de l'univers. Chaque atome tient à tout l'univers. Sans cela il n'y aurait pas d'univers, c'est-à-dire pas de *Tout uni*. Au sein de l'atome lui-même, les éléments sont reliés ensemble par l'*attraction électromagnétique*. Mais jusqu'ici on ne savait pas comment expliquer la force qui maintient, dans le noyau atomique les éléments qui le composent. Et pourtant, cette force doit exister. On lui a donné un nom : *Pi-méson* ou *Pion*. A l'aide des grands cyclotrons par lesquels on bombarde les atomes et on les brise, on a pu étudier ces Pions.

On connaissait depuis Faraday et Maxwell les « champs électromagnétiques ». Cette notion utilisée dans le macrocosme a été appliquée au microcosme atomique. Et l'on a admis que la force qui relie entre eux les électrons d'un atome, ou ces électrons au noyau atomique, n'est autre que « le champ électromagnétique » dans lequel baigne, pour ainsi dire, l'atome tout entier. Survint la théorie dite des *quanta*, selon laquelle l'énergie électromagnétique est en quelque sorte *granulée*, si bien que les échanges de forces s'opère par « paquets d'énergie » ou par *quanta*. Ces *quanta* ne sont autre chose que les *photons* — unités d'énergie dépourvues de toute masse. Le champ dans lequel baigne chaque électron consiste en photons émis et absorbés continuellement par cet électron. Quand un électron en repousse un autre, cette répulsion se fait par échange de photons, émis par l'un et absorbés par l'autre. Deux corps chargés d'énergie électromagnétique s'influencent entre eux, non par un « champ continu et invarié » mais par des projectiles mutuels ou photons.

Cette théorie étant admise pour les électrons, ce fut le physicien japonais Hideki Yukawa qui eut l'idée géniale de l'appliquer aux forces mystérieuses du noyau. — Entre parenthèses, c'est ce qui prouve à quel point la science est devenue internationale : il ne se produit aucune découverte en un point du globe qui ne retentisse partout ailleurs ! — Or, Yukawa, partant de la théorie des *quanta* ou *granulation* de l'énergie, découvrit que si le photon n'a pas de masse, il était nécessaire au contraire que la force unitive des éléments du noyau eût une masse. Et il calcula que cette masse devait se situer entre 200 et 300 fois celle de l'électron. Et pour expliquer la force énorme en action dans le noyau, il admit que les *quanta* ou paquets d'énergie devaient y être échangés avec une extraordinaire rapidité.

Les travaux de Yukawa dataient de 1935. Ce ne fut qu'en 1947, donc 12 ans plus tard, que ses brillantes intuitions furent vérifiées par la découverte effective des *quanta* ou *particules* qu'il avait suggérés. Le *Pi-méson* ou *Pion* nucléaire a juste

les propriétés qu'il avait calculées. Sa masse oscille autour de 270 fois celle de l'électron.

Si le *nucléon* ou noyau atomique émet des pions, il devrait donc perdre de la masse. Comme il n'en perd pas, c'est donc que les pions émis sont immédiatement réabsorbés, sans qu'on puisse déceler un instant durant lequel la masse a fléchi. Et comme un phénomène non-détectable est pour nous non-réel, on l'a appelé « virtuel ». Du point de vue de la physique nucléaire, on doit parler d'une émission et d'un échange virtuels de pions entre les éléments du noyau. Et on rattache l'existence d'un tel échange à la fameuse doctrine de l'*indétermination* au sein du monde atomique. En vertu de cette loi d'indétermination, il nous est impossible de mesurer *à la fois* la *position* d'un électron et son *momentum* ou puissance énergétique, et *vice versa*. Tout ce que nous savons c'est que le produit de l'incertitude de la position par l'incertitude du *momentum* est constant et c'est ce qu'on appelle la constante de Planck, ou *h*. Partant de là, les physiciens vous démontrent que le temps, si court qu'il soit, nécessaire pour mesurer l'action d'un pion, suffit à dénaturer le résultat du calcul, et c'est pourquoi le pion est insaisissable à nos moyens de mesure.

Mais au cours des bombardements opérés dans nos cyclotrons, des atomes d'hydrogène par des neutrons rapides il a été possible de mettre en évidence l'action des *pions*, qui, dans le bombardement, permettent aux neutrons bombardeurs de se transformer en protons. Et l'ensemble des constatations faites en ce sens a permis de distinguer trois sortes de pions : *positifs, négatifs* et *neutres* — électriquement parlant. On a réussi, du reste, à identifier les pions d'abord dans les débris des collisions entre rayons cosmiques, puis dans les débris des bombardements d'atomes par accélérateurs de haute-énergie au moyen des cyclotrons. On a pu identifier les trois sortes de pions. Le pion neutre a 264 fois la masse de l'électron. Les pions *chargés*, qu'ils le soient positivement ou négativement, ont 273 fois la masse de l'électron. Mais les pions sont instables. Les noyaux les absorbent rapidement. Un pion *chargé* déchoit en une particule plus légère appelée *Mu-méson* et en un *neutrino*. Le pion *neutre* déchoit beaucoup plus vite et se résout en deux rayons gamma.

N'allons pas plus loin, dans cet exposé sommaire. Les spécialistes pousseront les choses jusqu'au bout, mais même les simples amateurs comme nous sont intéressés par cette description de l'activité atomique. Chaque jour, semble-t-il, amène du nouveau dans la physique nucléaire. Quand on eut découvert les protons et les neutrons, on crut d'abord qu'on avait atteint les dernières limites de la composition de la matière. On s'aperçoit qu'il n'en était rien. Chaque élément est comme enveloppé d'un nuage flottant de *pions*. Les nucléons ne sont pas stables. Ils passent par des états d'excitation, produits par le choc violent d'un pion sur le nucléon. On suppose que ces états d'excitation correspondent à quelque réarrangement du nuage de mésons, mais on ignore tout du détail de ce qui se passe alors. La région interne du nucléon, où le nuage de mésons est le plus dense, reste une zone de mystère pour nos physiciens. On a bien constaté que le nombre des *pions* observables varie selon l'intensité des bombardements. Nos instruments sont arrivés à déceler jusqu'à trois pions, dans une seule collision. Mais les rayons cosmiques qui sont beaucoup plus intenses que nos bombardements artificiels atteignent le nombre de 20 pions libérés. Et nous sommes incapables de mettre en équation ce qui se passe dans l'atome, en ces divers cas. La conclusion de l'article est que nos progrès dans la connaissance des pions, « tout en nous permettant un regard furtif — *a tantalizing glance* — sur les forces nucléaires, *sert aussi à rendre plus profonde notre ignorance.* »

Mystère ! La matière est au moins aussi mystérieuse que nous le sommes pour nous-mêmes !

III

Du nouveau sur la force d'inertie

Dennis Sciama, cosmologiste de l'Ecole de Fred Hoyle, à Cambridge, a publié une thèse sur l'inertie, et cette thèse a fait sensation. C'est lui qui la résume dans *Scientific American* de février 1957 sous le simple titre *Inertia*.

« Tout le monde sait, dit-il, qu'il faut une force pour mettre un corps en mouvement. Et c'est ce qu'on veut dire en affirmant que ce corps a de l'inertie. » Depuis Newton, il est admis et l'on regarde comme prouvé que « l'inertie est une propriété intrinsèque de la matière ». Peu de philosophes et de savants ont eu l'idée que l'inertie pourrait venir de l'interaction des corps matériels entre eux.

> « Je propose donc cette seconde explication ici et je voudrais essayer de mettre en évidence ce qui me semble démontrer que l'inertie d'un corps dépend du reste de la matière dans l'univers. »

Le principe de l'inertie de la matière fut mis en évidence par Newton en une expérience qui lui parut décisive. Le fameux philosophe Berkeley, évêque anglican de Cloyne, en Irlande, fut le seul, à l'époque, pour mettre en doute la validité de la démonstration et il suggéra que les effets attribués à l'inertie pourraient s'expliquer par l'action des « étoiles fixes ». De nos jours, il aurait dit « par les galaxies » qui nous entourent. Sa suggestion fut accueillie par le dédain des savants et notamment par celui du mathématicien Leonhard Euler, qui railla, assez lourdement, cette influence attribuée aux étoiles. Bientôt la thèse de Newton fut considérée comme un dogme scientifique. Mais l'idée de Berkeley a été reprise par un très grand savant autrichien, Ernest Mach (1838-1916). Et il émit l'explication possible de l'inertie par l'interaction de toute la matière de l'univers. « Tous les corps, disait-il, chacun pour sa part, ont une importance dans la loi d'inertie. »

Le fameux pendule de Foucault, par exemple, ne s'expliquait pas seulement par le mouvement de la terre, mais par l'action de tout l'univers. Mais les savants n'acceptèrent pas la pensée de Mach. Un Bertrand Russell alla jusqu'à dire que le principe de Mach « avait un relent d'astrologie et était scientifiquement inadmissible. »

D'autres cependant restèrent préoccupés de l'importance de la matière universelle par rapport à tout phénomène local. Albert Einstein ne pouvait

manquer, après la découverte de la relativité, de se jeter sur un tel problème. De longues méditations le conduisirent à cette conclusion que la force d'inertie imaginée par Newton est purement fictive, et par conséquent peu scientifique. Cette force d'inertie ne peut dès lors venir que du champ gravitationnel universel.

Sans entrer ici dans les détails compliqués de la démonstration de notre article, disons seulement que cette vue est merveilleusement excitante : à savoir que tout l'univers agit dans le moindre mouvement. Ce n'est pas dans un grain de sable seulement qu'on peut lire en raccourci l'univers entier, mais dans le moindre atome. Tout dans l'atome, on l'a vu, dans la section précédente, se passe dans un « champ électromagnétique ». D'après M. Dennis Sciama, dont nous rapportons les théories, tous les corps sont enrobés dans un champ gravitationnel universel, analogue au champ électromagnétique de l'atome. Ce champ gravitationnel est fait de la puissance de gravitation de tout l'univers. C'est ce champ qui constitue la *force d'inertie*. Elle ne serait donc pas, comme le croyait Newton, une propriété de la matière, mais l'expression de l'équilibre gravitationnel, en vertu de quoi tous les atomes se tiennent ensemble. On pourrait dire que l'inertie est le résultat de l'interaction de la force de gravité de tous les éléments de l'univers, tout comme l'équilibre de notre corps est maintenu par la pression non-sentie mais constante de toute l'atmosphère sur toutes les parties de ce corps, à la fois.

Pour donner une idée de ce que peut être la force gravitationnelle universelle, il faudrait pouvoir chiffrer la masse matérielle de l'univers même. M. Dennis Sciama essaie de proposer un ordre de grandeur. Selon lui, si toute la matière de l'univers était répartie d'une manière égale dans l'espace, en atomes d'hydrogène, dont elle est sortie, il y aurait un atome d'hydrogène par dix litres d'espace, soit 100 atomes par mètre cube. « Cette valeur, dit-il, est de l'ordre des évaluations directes, mais plutôt incertaines, de la densité de la matière par les méthodes astronomiques. » En partant de cette donnée, on peut dire que la contribution du soleil à l'inertie locale, sur la terre, n'est qu'un cent-millionième du total de l'action gravitationnelle de l'univers entier. Il s'ensuit que la valeur de la constante gravitationnelle nous révèle la densité moyenne de la matière à des distances bien plus grandes que celles que peut atteindre notre télescope de 200 pouces !

De toutes façons, les spécialistes auront grand intérêt à étudier les travaux de Dennis Sciama sur l'inertie, en tant que dérivée de la densité de la matière et de son action gravitationnelle à travers tout l'espace de l'univers.

IV

Les fouilles de Spina

Si vous cherchez le nom de Spina dans un atlas géographique ou dans un dictionnaire, il y a bien des chances que vous ne puissiez le découvrir. Ce nom est cependant en passe de devenir connu, sinon illustre, en raison des fouilles qui viennent d'y être accomplies et couronnées de résultats imposants. C'est l'*Osservatore romano,* édition hebdomadaire de langue française, qui nous en parle dans son N° du 4 janvier 1957.

Spina était le port le plus important de l'Etrurie, sur l'Adriatique, du v^e^ au III^e^ siècle av. J.-C. La ville était située à l'embouchure de l'ancien delta du Pô. Les auteurs antiques ont parlé d'elle jusqu'à Pline et vanté sa prospérité. Spina était un centre commercial d'une activité, et par conséquent d'une richesse inouïe. Il faut bien nous mettre dans l'idée que la Méditerranée, dans toutes ses parties, fut, durant des siècles, le théâtre d'un vaste échange commercial d'une intensité prodigieuse. Il suffit de lire dans Ezéchiel, au chap. 27, ce qui est dit d'une ville telle que Tyr, pour comprendre ce que pouvait être le déploiement du luxe, dans les villes commerçantes, comme Marseille, ou même cette bourgade ignorée de Vix en Auxois, dont la « Dame » a tant fait parler d'elle, chez nous, à une date récente. Spina fut une de ces villes. Ses habitants s'enrichirent au point de pouvoir se constituer un trésor considérable auprès du célèbre temple de Delphes.

La ville fut détruite par les Gaulois, à une date que l'on ne peut préciser. Déjà Strabon, qui vivait au premier siècle avant notre ère, ne savait plus au juste où se trouvait son emplacement. Ce ne fut qu'en 1922 que l'on découvrit, à six km de Comacchio, au val de Trebbia, la première nécropole qui mit sur la piste des travaux de recherche ultérieurs. Une première série de fouilles se fit de 1922 à 1935. Elles aboutirent à l'exhumation de 1250 tombes, qui ont été réunies au musée national de Ferrare, et l'on put déjà se faire une idée de ce qu'avait été la ville de Spina, au temps de sa splendeur. En 1953, on découvrit une seconde nécropole, dans la vallée Paga, toute proche de la précédente. Et de 1954 à 1956, on y a mené trois campagnes de fouilles, qui ont eu pour résultat de mettre au jour 1150 nouvelles tombes, d'une richesse analogue à celle des précédentes.

Les nécropoles cependant n'étaient pas la cité elle-même. Il s'agissait de déterminer avec exactitude son emplacement véritable. Le professeur Arias, surintendant de l'Emilie, et le professeur Alfieri, directeur du musée de Ferrare, avaient assez à faire de conduire les fouilles et de veiller à la conservation de tous les objets qu'elles avaient pour but de réunir. On devait du reste faire vite, car la vallée Paga est sujette parfois à de redoutables inondations du fleuve. On utilisa cependant la photographie aérienne, pour saisir les linéaments de la cité recherchée. Le professeur Valvassori se chargea de l'opération. Les photos révélèrent, dans la zone de Paganella, des alignements caractéristiques. Le tracé d'un canal artificiel, large d'environ 20 m., apparut clairement. Il se détachait du Paviero, ancienne branche du Pô, et se dirigeait vers la mer. Celle-ci, actuellement, est à 10 km du site. Dans le passé lointain, elle n'était qu'à quelques centaines de mètres. Tout un lacis de petits canaux complétait l'organisation. La cité de Spina, que l'on situera sur la carte d'Italie, au nord de Ravenne, au voisinage de Comacchio, devait avoir l'aspect d'une Venise primitive, c'est-à-dire d'une ville à canaux, construite sur des îlots sablonneux, et dont les rues étaient parcourues

en barques ou gondoles. L'ensemble devait couvrir une surface de 350 hectares. Mais ce qui rend difficile de faire des fouilles en profondeur, c'est qu'on trouve l'eau à 1 m. 50 et que le terrain même est à un mètre au-dessous du niveau de la mer. On a pu découvrir cependant une palafitte — caractéristique, on le sait, des constructions sur pilotis, — des fragments de poterie romaine, mais davantage encore d'antiques poteries datant des nécropoles déjà découvertes. Jusqu'ici cependant, l'on a surtout travaillé à réunir les vestiges de Spina. Il reste à faire une étude serrée de ces vestiges et de ceux qui seront encore découverts. Au cours des trois dernières années des fouilles, on a trouvé environ 600 vases, qui sont exposés soit sur place, au musée de Spina, soit à Ferrare. Ces vases sont d'une beauté remarquable. Les musées en question sont dès maintenant considérés comme les plus riches au monde en céramiques attiques à figures rouges.

On a la preuve de la sorte que les Etrusques de la vallée du Pô avaient des goûts très raffinés. Le culte du beau est l'un des plus anciens de l'humanité. Nous le savions déjà par les merveilles d'art des grottes paléolithiques. Mais ce culte du beau n'avait pas diminué avec le temps. C'était à n'importe quel prix que les Spinètes faisaient venir d'Egypte et de Grèce tout ce qu'il y avait de plus ravissant en fait de vases, de bijoux, de cristaux précieux. Spina faisait aussi le commerce de l'ambre de la mer du nord, des bronzes d'Etrurie. Les vases attiques découverts récemment, après un séjour de 2.400 ans au moins dans la vase des canaux comblés de Spina, ont gardé toute leur fraîcheur. Mais ce n'est pas seulement l'élégance des formes, des dessins, des coloris qu'il faut admirer. On saisit encore sur le vif, dans ces témoins du passé, le raffinement de la civilisation matérielle d'alors :

« On a retrouvé, dit notre article, fort nombreux, des services de plats à poisson, et chaque plat, pourvu d'un creux pour l'huile, est orné de splendides figures de faune marine ; certains affectent la forme d'une sole, qui était, sans doute, l'un des mets préférés de l'époque. »

Les archéologues, en constatant ces richesses, en ont voulu deviner l'origine, tout comme ceux de chez nous ont cherché à préciser la source des trésors d'art ensevelis avec la « dame de Vix ». M. Jérôme Carcopino, qui vient de reprendre, dans un charmant petit livre, paru en 1957, cette dernière question, conclut, pour Vix, au commerce de l'étain, entre la Grande-Bretagne et Marseille. A Spina, les savants sont presque tous d'accord pour mettre l'accent sur le commerce du sel. Mais ce commerce n'était qu'une spécialité parmi d'autres. Il est clair que les habitants de Spina faisaient aussi le commerce des produits d'Orient échangés contre ceux d'Etrurie. Les villes étrusques longeaient le Pô par douzaines. Leurs artisans et commerçants pouvaient faire descendre leurs produits vers Spina, par voie d'eau, grâce à des canaux intérieurs. Spina se trouvait en fait reliée d'une part à Felsina (Bologne), et d'autre part à Milan. On peut être sûr que le commerce des idées accompagnait celui des œuvres d'art. On pense que la ville de Spina, si prospère, n'a pas pu ne pas avoir des monuments plus ou moins comparables à ceux de Paestum, d'Agrigente, d'Athènes même et de toutes les nobles cités de ce temps lointain. Il reste donc sans doute beaucoup à chercher le long du « Grand-Canal » que l'on suppose avoir été l'artère principale de la ville. On y trouvera peut-être un jour des vestiges analogues à ceux de Paestum, dont nous avons parlé ici même, ou du moins des tablettes, des inscriptions, permettant de mieux connaître cette civilisation étrusque, dont l'énigme ne cesse de hanter l'esprit des archéologues.

V

La carte des rayons cosmiques

Ce ne sont pas seulement les longs articles qui doivent retenir notre attention. Il se trouve, dans nos revues scientifiques, parfois, de brèves indications sur des sujets très actuels, qui méritent d'être notées ici. C'est le cas d'un passage non signé de la revue *Science et Vie*, de janvier 1957, sur les *rayons cosmiques*. De ces rayons, nous avons dit un mot ci-dessus, en parlant des « pions » nucléaires. Voici quelques détails qui ne sont pas sans intérêt.

Ces rayons jusque-là insoupçonnés furent découverts en 1911, par Hess et Kohlhoerster. Ils ont été beaucoup étudiés depuis. On sait qu'ils possèdent une énergie extraordinaire. Leur vitesse égale presque celle de la lumière — 300.000 km à la seconde. Leur nombre est énorme. La terre, en effet, en reçoit *par seconde* environ un milliard de milliards, c'est-à-dire 1 suivi de 18 zéros. En septembre dernier, le navire suédois à moteur M. S. *Lommaren* a quitté Göteborg pour se rendre à Capetown, en Afrique du sud, avec la mission de dresser la carte mondiale des rayons cosmiques. Cela veut dire que ces rayons ne nous frappent pas partout de manière égale.

De quoi sont-ils composés ? D'éléments divers : protons, particules alpha, voire même atomes lourds. On sait que ces rayons sont en relation avec les taches solaires.

Ce qu'il y a de plus important à savoir à leur sujet, c'est que ces rayons se brisent en atteignant notre atmosphère, et, dans le choc, ils pulvérisent les atomes qu'ils rencontrent. Il s'ensuit qu'on ne peut connaître directement ces rayons qu'en les captant au-delà de l'atmosphère. Ce sera donc l'une des missions à remplir par les satellites artificiels que d'opérer cette capture. Mais alors, dira-t-on, que sont donc les rayons que nous étudions, nous, au niveau de notre terre ? Ce ne sont pas les rayons cosmiques *primaires*, mais seulement les *secondaires*, qui sont formés des particules résultant des chocs entre les premiers et les atomes rencontrés par eux, et qui se produisent en chaîne jusqu'à épuisement de l'énergie initiale.

On comprend maintenant ce que va être le travail à bord du *Lommaren*. Il est ainsi défini, dans *Science et Vie* :

« A bord du *Lommaren*, un appareil américain de 3 tonnes, le « Neutron Monitor », va servir à étudier, compter, mesurer les rayons cosmiques en divers points de la Terre. Les organisateurs du voyage, la National Geographic Society, l'Institut de Physique d'Upsala, le Franklin Institute de Philadelphie et le Conseil Cana-

dien de la Recherche, espèrent tirer de ces mesures des précisions sur l'emplacement exact des pôles magnétiques — les rayons cosmiques « s'enroulant » autour des lignes de force du champ magnétique terrestre — sur le rapport entre taches solaires et rayons cosmiques, sur l'influence des rayons cosmiques sur la T. S. F., et sur les conditions dans lesquelles se fera demain la conquête de l'espace. »

On voit jusqu'où vont les ambitions des chercheurs et une fois de plus, nous pouvons nous rendre compte, par un à-côté, de l'intensité des curiosités scientifiques qui se déploient, sous nos yeux, dans toutes les directions. Pourrions-nous ici suggérer qu'auprès des équipes de chercheurs, trop acharnés à leurs enquêtes pour avoir le temps d'en élever vers le Créateur l'hommage normal, il se forme, parmi nous, des équipes d'adorateurs qui remercient Dieu de toutes les découvertes accomplies par le génie des hommes, et lui demandent de nous protéger nous-mêmes contre ces inventions, dont certaines, on le sait, ne sont pas sans péril pour l'humanité ! C'est dans cette intention que nous nous faisons un devoir, autant qu'il est en nous, de signaler ici les découvertes les plus modernes en tout domaine de la recherche.

VI

Hauts salaires de savants, en Amérique

Voici de quoi satisfaire une curiosité beaucoup plus banale et terre-à-terre : qu'est-ce que gagnent en moyenne les savants spécialisés, dans un pays où l'on « paie » bien, comme l'Amérique ? C'est ce que la revue *Scientific American* de février 1957 nous permet de dire, dans une note intitulée « Paye des Savants ». La moitié des savants aux Etats-Unis se font moins de 6.525 dollars par an. En monnaie française, cela représente 190.000 par mois. L'autre moitié se fait un peu plus, et ce chiffre représente la moyenne, sur 50.000 savants ayant répondu à un questionnaire de la *National Science Foundation,* en 1954 et 1955.

Comment se répartissent les hauts salaires ? Nous pourrions citer tel savant français de nos amis, qui est parti pour le Texas, il y a deux ans, attiré par un salaire de 1000 dollars par mois, soit 350.000 francs. Mais c'est un cas exceptionnel. Les savants les mieux payés, en Amérique, sont les physiciens, avec une moyenne de 7.275 dollars par an, — puis les géologistes, 7.250, — les mathématiciens, 6.300, — les biologistes, 6.275, — les météorologistes, 6.050, — les astronomes, 5.950, — les psychologistes, 5.850. En ce qui concerne les chimistes et ingénieurs chimistes, leurs salaires s'échelonnent entre 5.136, pour les débutants, et 13.488 dollars, pour un chimiste chevronné, ayant 39 ans de pratique.

Les savants dont il s'agit sont en général des jeunes. Leur âge moyen ne dépasse pas 38 ans. Sur le nombre, il y en a 41 % qui sont nantis du doctorat, et la valeur d'un doctorat, reflété dans le salaire, s'établit entre 500 et 1.600 dollars par an.

Environ la moitié des savants ayant participé à l'enquête étaient employés dans l'industrie privée. 18 % appartenaient à des organisations d'Etat, et le reste, soit un tiers, à l'enseignement. L'industrie privée occupe près de 90 % des ingénieurs chimistes, 70 % des chimistes, 45 % des physiciens, et seulement 20 % des autres spécialités.

La moitié des savants sont occupés principalement à ce que nous avons appelé plus haut la *Recherche.* Un cinquième sont avant tout des administrateurs, et 16 % des professeurs. Il paraît que le pourcentage de ces derniers est en baisse depuis 1951. Sur le total de 50.000 qui ont répondu à l'enquête, on comptait 7.000 femmes, dont la plupart sont psychologistes, biologistes et chimistes.

N'oublions pas cependant que l'effectif total des « savants » est estimé à 235.000.

Il serait curieux de pouvoir comparer ces chiffres, non seulement avec les nôtres en France, proportion gardée avec la population, mais aussi avec les grands pays comme la Russie, le Japon, la Chine, l'Inde. Mais ici les statistiques nous manquent.

VII

Qui était Mahomet ?

Laissons la science pour l'histoire, mais en un point où l'histoire confine à la politique actuelle. Il est si souvent question, de nos jours, d'un réveil de l'Islam, on nous parle si souvent des Arabes, du Pakistan, des missionnaires musulmans en Afrique, que l'on se reporte aux origines de l'Islam, c'est-à-dire à celui qui créa le mouvement islamique, il y a 1300 ans. Sous le titre : *Qui est Mahomet ?* M. Alexandre de Saint-Phalle, dans *Historia,* n° 123, résume ce que l'on doit savoir de ce fondateur de religion, qui fut, sans le vouloir peut-être, l'un des grands agitateurs de l'histoire.

Nous sommes en 570. En Italie, Benoît est mort au Mont-Cassin, vers 547 ; en France, Césaire d'Arles est décédé en 543. C'est alors que naît en Arabie, dans la noble tribu des Koreichites, le petit garçon qui reçut le nom de Mahomet. Les Koreichites étaient les maîtres de La Mecque, centre important de pèlerinages et par suite aussi de commerce. Qu'allait-on vénérer là-bas ? Un temple où se trouvaient des statues de tous les dieux des tribus arabes et même de quelques dieux étrangers, notamment du Dieu des chrétiens, Jésus. Ce temple était la Caaba, mais sa principale attraction était la pierre blanche héritée d'Abraham et devenue noire en se chargeant des péchés des hommes.

Le petit Mahomet avait perdu son père, deux mois avant sa naissance. Sa mère, Amina, s'était réfugiée chez son beau-frère, et l'enfant avait été confié à une nourrice du désert, la pauvre bédouine Halina. Il fut donc élevé sous la tente, jusqu'à l'âge de 4 ans. Il n'avait que 6 ans quand il perdit sa mère, et il se trouva alors confié à son oncle, Abou Talib qui était un commerçant de moyenne aisance. Dès qu'il fut en âge de suivre les caravanes, l'enfant fut employé comme gardien de chameaux et commença à marcher le long des pistes du désert. A 25 ans, il était devenu un homme de confiance à qui son oncle pouvait confier les missions commerciales les plus délicates et les plus importantes.

Or, il se trouva une veuve encore jeune, nommée Hadidja, qui eut besoin d'un intendant pour

gérer sa grande fortune, composée de marchandises et de chameaux — les camions du temps. Abou Talib consentit à lui céder Mahomet. Il remplit un temps, avec ponctualité, ses fonctions nouvelles, mais un jour, l'esclave Meisara, confidente de la patronne, Hadidja, vint le trouver et lui dit :

— Pourquoi ne te maries-tu pas ? A ton âge, les hommes ont tous une femme...

— Je gagne assez pour subvenir à mes besoins, répendit placidement l'intendant, pas assez pour ceux d'une femme.

— Et s'il se trouvait à côté de toi une femme riche, belle et noble, une femme qui a jeté les yeux sur toi ?...

— De telles femmes sont rares, répondit-il.

Le lendemain Hadidja en personne, voilée, se glissa chez Mahomet et lui dit :

« Je t'aime pour ta fidélité, ta sincérité, tes mœurs pures. Je voudrais devenir ta femme... »

Mahomet se leva respectueusement, en acquiesçant sans hésiter à ce désir. Hadidja était largement son aînée. Elle lui donna cependant trois fils et deux filles. La maison prospéra de plus belle. Mahomet devint un notable du pays, un père de famille qu'on citait comme modèle, un commerçant habile.

Survint une épidémie, qui lui enleva ses trois fils. Mahomet, cachant sa douleur personnelle, s'attacha à consoler sa femme. La ville entière de La Mecque admira sa dignité, sa fermeté dans l'épreuve. Mais quelques mois plus tard, il se produisit en lui un changement profond, auquel son deuil terrible n'avait peut-être pas été étranger. On le vit partir seul dans le désert, pour de longues randonnées, ou parcourir les rues de la ville en murmurant des incantations, ou enfin se rendre à la Caaba, pour y contempler l'une après l'autre les statues des dieux. Hadidja comprit combien le chagrin de son époux était grand. Lui-même se rendit compte du trouble grandissant qui se déchaînait en lui. Malgré la tendresse dont il était entouré par Hadidja, son épouse dévouée, il passait par des crises terribles. On le voyait alors errer, hors de sa demeure, hirsute, la bave à la bouche, et passer dans le désert des jours et des nuits, au cours desquels il avait des visions et entendait des voix ! Quand il revenait à lui, il rentrait à son foyer. Hadidja le lavait, le faisait masser, lui servait des mets choisis, mais sans pouvoir lui rendre la paix.

Ce fut au cours d'une de ces fugues étranges au désert, qu'il eut une apparition plus précise que les autres : celle de l'ange Gabriel, qui lui commandait d'aller prêcher la vérité. Mahomet, subitement, se sentit délivré d'un poids. Il rentra chez lui, se laissa soigner comme à l'ordinaire, puis il dit à sa femme :

— Gabriel est là ! Je le vois, qui me regarde en ce moment même, mais je ne sais pas si c'est un ange ou un démon !

Hadidja réfléchit, puis se mit à la droite de Mahomet :

— Le vois-tu encore ? dit-elle.

— Oui, je le vois !...

— Et maintenant ? dit-elle en se mettant à sa gauche.

— Je le vois toujours !...

Hadidja alors se dévêtit et se plaça devant son époux, puis elle demanda :

— Que fait-il ?...

— Je ne le vois plus !...

— Alors, reprit-elle, c'est vraiment un bon esprit, car un mauvais aurait pris plaisir à me voir nue, tandis qu'un bon s'est retiré par pudeur. Il faut écouter ce qu'il te dit...

C'était là une méthode inédite pour pratiquer ce qu'un Ignace de Loyola devait appeler plus tard, le *discernement des esprits*. Mais Mahomet fut ravi de la sagesse de sa femme et s'endormit en paix. Le lendemain, il se rendit à la Caaba et s'assit devant la pierre noire. Sa vision lui revint et il entendit cet ordre catégorique :

— « Tu diras aux hommes : *Dieu est un, éternellement pur. Il n'a jamais procréé et personne ne l'a engendré.* »

C'était déclarer la guerre au polythéisme de sa tribu. Et cela devait le conduire plus loin qu'il ne pensait.

Il reprit cependant d'abord sa vie normale. Chaque soir toutefois, il se rendait dans un endroit désert pour entendre l'ange Gabriel. Il revenait ensuite trouver Hadidja et il lui répétait, mot pour mot, ce que l'ange avait dit. Hadidja apprenait le texte par cœur et, ensemble, ils se redisaient les strophes de ce qui allait devenir le *Coran*. Deux disciples leur vinrent : Ali, neveu de Mahomet, et Abou-Bekr, son banquier. Tous deux étaient ravis de la beauté des révélations qu'on leur rapportait.

Mais cela restait en un cercle très limité. Mahomet, un jour, alla plus loin. Il se rendit à la Caaba, rassembla tous les auditeurs qu'il put et leur cria de toutes ses forces :

— *Allah seul est Dieu et Mahomet est son Prophète !*

Les auditeurs branlèrent la tête, avec respect, en se disant qu'il était devenu fou. Le lendemain, Mahomet se mit à réciter les dernières strophes de ses révélations au milieu de l'assemblée des notables commerçants de la cité. Ce fut sans résultat. Il tenta sa chance sur les gens du commun, durant le pèlerinage de La Mecque. Succès à peu près nul.

Ses parents seuls prirent fait et cause pour lui. La plupart des autres se sentaient offusqués par l'esprit révolutionnaire du « prophète ». La lutte dura dix ans. On tendait à le regarder comme un homme atteint d'une folie douce, qui passerait avec le temps. Finalement, les Koréichites se lassèrent. Les partisans de Mahomet furent malmenés. Le sang coula. Mahomet, sans répondre à la persécution, rachetait les captifs et soignait les blessés. Un jour qu'il priait à la Caaba, un des chefs des Koréichites lui jeta au visage un placenta de brebis. C'était la pire des injures. Mahomet, qui était à genoux, se releva, s'essuya et dit simplement : « Le pardon a plus de prix que la vengeance ». Mais l'incident se prolongea par des rixes, entre partisans et adversaires du prophète. Beaucoup des premiers durent fuir au désert.

Sur ces entrefaites, Hadidja mourut en 620. Mahomet avait 50 ans. Il se trouva privé d'une épouse fidèle, au jugement sain et droit.

Deux ans après, en 622, une délégation lui vint de la ville voisine de Yatrib. On y avait appris l'existence du Coran, on y admirait la beauté de ce texte étonnant. On se scandalisait de savoir

qu'à La Mecque le prophète était incompris et on lui offrait un refuge, à lui et à ses disciples. Le moment était bien choisi, car à La Mecque, les adversaires de Mahomet étaient résolus à l'assassiner. Calmement, il discuta un contrat en règle avec les envoyés de Yatrib, et quand tout fut conclu, il fit partir en secret ses partisans, restant le dernier avec Abou Bekr. Puis, il partit à son tour, avec son ami, échappa non sans peine aux poursuites des Koréichites, et se trouva bientôt, à Yatrib, à la tête d'une tribu énergique et fidèle. La ville de Yatrib changea de nom, pour s'appeler *Médine* ou *Cité du Prophète*.

Il réussit à organiser une troupe armée à laquelle il ordonna d'attaquer une caravane se rendant au pèlerinage à La Mecque. C'était violer les traditions les plus sacrées. Une guerre sainte s'ensuivit qui devait décider du sort de l'Arabie. Mahomet ne se battait pas lui-même, mais commandait en chef, encourageait les combattants, leur donnait le mépris de la mort en leur persuadant qu'ils iraient en un paradis de merveilles. En attendant, du reste, il y avait le partage du butin, avant-goût du paradis !

D'autre part, il résolut de se remarier, car un prophète ne devait pas être sans femme. Le Coran permettait 4 femmes. Mais pour lui, prophète, il en fallait davantage. Provisoirement il en fixa le nombre à 14. Ce fut ainsi qu'à l'âge de 53 ans, il se prit pour les femmes d'une sorte de frénésie. C'était du reste sous cet angle qu'il envisageait surtout le bonheur du paradis qu'il promettait à ses disciples. Chose plus extraordinaire, il jeta d'abord son dévolu sur la fille d'Abou Bekr, Aïcha qui n'avait que 9 ans, et il en fit sa première épouse. Aïcha devait du reste le comprendre mieux que personne et devenir l'un des personnages les plus influents de l'Islam naissant.

La première grande bataille contre les Koréichites de La Mecque, se livra le 16 mars 623, à Bedr. Ce fut, pour Mahomet une victoire décisive. La lutte se poursuivit cependant, marquée par des ruses et des tentatives d'assassinat.

Quand Aïcha eut atteint ses 15 ans, il lui arriva une aventure qui faillit la déshonorer. Elle dédaigna de se défendre, et Mahomet, après une crise terrible, décréta que son innocence était reconnue par Allah. Mais l'incident amena une brouille mortelle entre Ali, neveu de Mahomet, et Abou Bekr, père d'Aïcha.

Cependant Mahomet réussit à soumettre par la force la ville de La Mecque. Il resta bien à Médine, mais reçut l'obéissance de toutes les tribus arabes. Ce premier succès le confirma dans sa mission, qui consistait à soumettre la terre entière à sa révélation, qui était l'*Islam*. Le mauvais accueil qui fut fait — naturellement — à ses ambassades aux Perses d'une part et aux Byzantins chrétiens d'autre part, lui donna à comprendre que l'Islam ne pourrait se répandre que par la force. Il se livra donc à une préparation militaire intense, enthousiasma ses troupes par l'abondance du butin rapporté des premières expéditions, et fit de ses Arabes l'armée la plus redoutable du monde.

Dans l'hiver de 631-632, Mahomet épuisé à la fois par le travail et par la débauche au sein de son harem, sentit que sa fin était proche. L'agonie fut longue et il mourut sur les genoux de la petite Aïcha, qui venait tout juste d'avoir ses 22 ans. Comme il n'avait pas de fils, il désigna pour son successeur le fidèle Abou Bekr. Le soir même de la mort de Mahomet, comme Abou Bekr se rendait à la prière rituelle, et comme on l'interrogeait, il dit simplement : « Oui, Mahomet est mort, mais Allah vit ! »

Au cours des califats suivants, les Arabes conquirent la Chaldée, l'Iraq, la Syrie, Jérusalem, la Mésopotamie, l'Egypte, la Perse. A Abou Bekr avait succédé Omar, assassiné en 644. Un peu après, commença la dynastie des Ommiades qui fonda l'immense empire arabe, des Indes à la Gaule. En 750, cette dynastie fut détrônée par celle des Abbassides, en Orient, alors qu'un Ommiade, Abd el Rahman réussissait à fonder, en 756, le califat de Cordoue, qui devait se maintenir jusqu'en 1031. Parmi les Abbassides, les plus illustres furent Haroun-er-Rachid et son fils Mamoun, au temps de notre Charlemagne.

L'auteur de l'article donne sur Mahomet ce jugement final : « ... un être à la fois rusé, cruel, sensuel, bon, sage et ambitieux. Mélange incroyable, le plus étrange cocktail humain que tenta jamais le Créateur. »

Que nous sommes loin avec lui de l'Evangile et du Christ Jésus ! Et que de dévastations, que de ruines et de stérilisations, surtout en cette Afrique du nord restaurée par nos soins et qu'on voudrait achever de nous arracher, représentent la lointaine conquête et la longue domination arabes à travers les âges !

VIII

Le Néguev et le désert du Sinaï

Nous n'allons pas nous éloigner beaucoup de l'Arabie et du pays de Mahomet, en parlant, avec Monique Senez, dans *Science et Avenir* de février 1957, du *Carrefour stratégique de deux Continents : les déserts du Néguev et du Sinaï*. Ce ne sera cependant pas sous l'angle de la toute récente actualité que nous le ferons. L'auteur qui s'est inspirée des indications fournies par M. Emmanuel Anati, attaché au Service des Antiquités à Jérusalem, nous raconte uniquement l'histoire archéologique de ces régions illustres.

Il est probable que de grands changements climatiques se sont opérés depuis 15 à 20.000 ans, au Néguev. Au paléolithique, il dut être relativement peuplé. Le silex y abondait alors, le gibier aussi. On y a découvert beaucoup plus de stations préhistoriques qu'en Palestine et en Syrie, devenues bien plus riches dans la suite. On connaît des dizaines de stations du paléolithique supérieur, dans la région montagneuse du Néguev central, mais aucune du mésolithique. Du néolithique, le Néguev a gardé des restes de villages de chasseurs semi-nomades, avec des pointes de flèches en silex, parfois aussi de petits cromlechs ou cercles de pierres, dont on ignore le sens.

Vers 3.500 av. J.-C., on assiste à une remontée vers le nord des tribus nomades sémites, desquelles devaient dériver les Hébreux. Le berceau de ces tribus semble avoir été l'Arabie, pays des chameaux. Elles retrouvaient au Néguev des pâturages désertiques à chameaux, comme ceux d'Arabie. Là,

ces tribus deviennent en partie sédentaires, avec des habitations primitives : tunnels souterrains, puis cabanes demi-souterraines, enfin maisons. Probablement, ces tribus firent aussi un peu d'agriculture. Mais cela dura peu. Pour des raisons qu'on ignore, elles quittèrent le Néguev où le désert reprit son règne, et se dirigèrent, semble-t-il, vers l'est. Entre 3.000 et 2.800, elles vont concurrencer les Elamites au royaume d'Ur-en-Chaldée, sur les bords de l'Euphrate, et ses membres se font transporteurs par chameaux, pour le commerce entre la Mésopotamie et la Méditerranée. D'après sir Léonard Wooley, dans son ouvrage sur Abraham, ce vénérable patriarche descendait de l'un de ces riches entrepreneurs de transports d'Ur. C'est lui qui, vers 2.000, c'est-à-dire au bout de 8 siècles, reviendra aux confins de la presqu'île du Sinaï.

Que devenait le Néguev dans l'intervalle ? D'abord il ne fut parcouru que par des nomades, jusque vers 2.500. Alors arrivent les Hittites, bergers originaires des confins montagneux entre Turquie et Syrie. Ces Hittites ont inventé deux choses : la cavalerie et le char de combat. Aussi rien ne leur résiste. Les Hittites s'emparent de l'Egypte en 2371. Auparavant, ils avaient rasé Jéricho et Hébron, occupé la Palestine, fortifié des villages à eux, et notamment Gaza, qui leur servit de base de départ pour conquérir l'Egypte. Leur possession de l'Egypte dure jusqu'à 1583. C'est dans l'intervalle, vers 2.000, qu'Abraham, fils de transporteur, quitte Ur, fuyant la domination de Babylone. Il cherche naturellement des régions qui soient : 1° libres ; 2° propres à nourrir ses chameaux. Tout cela, il le trouve au sud d'Hébron, dans les conditions que nous dit la Bible. Mais un siècle plus tard — vers 1840 — les fils de Jacob, descendants d'Abraham, s'installent en Egypte. Hittites et Israélites étaient tous des sémites. Ils étaient faits pour s'entendre. Mais, en 1583, les Egyptiens renversent le joug hittite. Les Hébreux sont réduits en esclavage. Moïse, sauvé des eaux par la reine Hatshpsort, fille et associée de Thoutmosis I^{er}, reçoit d'elle une éducation exceptionnelle. A sa mort, il doit fuir, Thoutmosis III lui étant hostile. Il a 40 ans. Il se réfugie au pays de Madian — partie est de la presqu'île du Sinaï — région encore mal explorée, mais qui était alors le plus grand centre minier d'Egypte — mines de cuivre, et aussi de turquoises. Ces Madianites étaient aussi des descendants d'Abraham. Moïse a dû être très au fait de l'exploitation minière. Les mineurs n'étaient pas des esclaves, comme plus tard ceux de Rome, mais des communautés homogènes et riches, avec un sanctuaire important à Sérabit qui semble avoir été fréquenté des Hébreux d'Egypte, et dont les rites ont pu influencer la législation mosaïque. La retraite de Moïse en Madian fut donc active et profitable. On a fait récemment la preuve qu'au Sinaï on connaissait *l'écriture alphabétique* avant la Phénicie. Des inscriptions ont été découvertes et déchiffrées, d'après lesquelles l'alphabet phénicien, qu'on croyait à l'origine de tous les alphabets, dérivait de celui du Sinaï. Moïse n'a pu manquer de s'intéresser à l'art d'écrire.

Quoi qu'il en soit, il reçut au désert l'ordre d'aller délivrer ses compatriotes. Il y réussit non sans peine et — naturellement — ramena son peuple au pays qu'il connaissait si bien, vers le Sinaï. Longtemps, il lui fut impossible de s'attaquer aux populations palestiniennes, trop redoutables pour lui. Mais vers la fin du règne de Thoutmosis IV, ces populations, ébranlées par des guerres avec l'Egypte, cédèrent aux coups de Josué, successeur de Moïse. Pendant 40 ans, les Hébreux avaient pu cependant vivre dans les rares pâturages de la presqu'île du Sinaï, grâce à des échanges avec les mineurs de Madian, au vol des cailles, ou à la gomme appelée *manne de Dieu*. Malgré tout, la Palestine, pourtant assez aride, faisait l'effet, pour les Hébreux de « Terre promise ».

Après la prise de Jéricho, vers 1400, ils s'y installent et ils se mettent à cultiver. La limite du désert du Néguev recule, au début de l'âge du fer, vers 1200. C'est l'époque de prospérité pour Israël. Mais vers la fin de l'âge du fer en 587, les armées assyriennes détruisent le royaume de Juda. Le désert remonte de 20 km vers le nord.

Un nouveau mouvement ethnique se produit : des Thamudéens, puis des Nabatéens, venant du royaume de Saba, organisent le transport des épices, vers les ports de la Méditerranée. Ils créent des relais ou « khans », tout le long de leur route et on a retrouvé leurs inscriptions. Un de ces relais et des plus importants est *Aqaba*, dont on a tant parlé depuis quelque temps.

Les Romains, comme partout ailleurs, apporteront en ces régions leur esprit d'organisation. Le Néguev sera colonisé, fortifié, canalisé, cultivé. Il y aura là une région d'agriculture prospère et de commerce intensif.

Tout cela durera jusqu'à *l'invasion de l'Islam*, au VII^{e} siècle. Alors ce fut, nous l'avons dit, le pillage, la dévastation, la ruine, la mort. L'Islam a mis fin à toute l'histoire que nous venons de résumer. Et sous nos yeux, chose étrange, c'est encore entre l'Islam et Israël, que s'écrit, dans le sang, un chapitre nouveau de l'histoire du Néguev et du Sinaï !

IX

Trésors au fond des mers

Il paraît qu'il se forme, en diverses nations, des sociétés scientifiques de récupération des trésors engloutis dans les mers, au cours des siècles. C'est ce que nous dit P. M. dans *Orizzonti* du 17 février 1957, sous le titre : *Il y a un trésor pour tous.*

La revue en question donne même des cartes indiquant les emplacements de ces trésors. On a réédité un vieux livre français intitulé 600 *milliards sous les mers*. Ce livre contenait 463 courts chapitres et chacun donnait le nom d'un navire naufragé, ses caractéristiques, sa position exacte, la richesse de sa cargaison. Cela commence en 1274, par le naufrage, au large de Hakozaki, de la flotte de Gengis Khan destinée à l'invasion du Japon.

Comme nous pouvons maintenant descendre à 2.100 mètres de profondeur et qu'on espère aller à 4.000, des perspectives s'ouvrent pour la récupération d'un bon nombre de ces épaves ensevelies dans les mers. Il existe déjà 4 sociétés spécialisées dans ce but : une anglaise et trois italiennes. Voici une énumération des travaux éventuels à accom-

plir : lors de la campagne de Bonaparte en Egypte, Nelson coula l'*Orient,* qui portait l'or français de l'expédition. Jusqu'ici il a été impossible de le retrouver. Un siècle avant, en 1702, par un matin de septembre, 15 navires espagnols chargés d'or, en provenance du sud-africain, coulèrent aux environs de la baie de Vigo, au Portugal. Ils y sont encore. Plus au nord il y aurait à rechercher l'épave du navire espagnol *Duque Florence,* coulé près du port de Tobermory, et bondé de ducats d'or. Par contre, une compagnie fondée en 1930 en Angleterre, a réussi à rattraper plusieurs millions d'or naufragés avec le navire *Dorotea,* dans les eaux d'Afrique du sud. On a bien, en 1931, essayé de retrouver, dans la mer du nord, l'épave du *Hampshire,* qui, non seulement transportait lord Kitchener partant pour la Russie, en 1916, et qui coula sur une mine, mais qui était porteur d'une quantité respectable de livres sterling ; mais les efforts n'ont pas abouti, bien que l'épave ne soit qu'à 120 m. de profondeur. Sous la Révolution, la goélette *Télémaque* qui transportait des biens d'aristocrates français, estimés à 30 millions de francs-or, fut coulée en 1790, dans la Manche. On n'a pas réussi encore à visiter fructueusement l'épave.

Les plus importants naufrages de trésors semblent bien avoir été des naufrages espagnols en Amérique, au temps de l'âge d'or — c'est le cas de le dire — de l'Espagne. Deux frégates espagnoles, l'une en 1681, l'autre en 1684, coulèrent en face des côtes du Pérou, avec les trésors incomparables des Aztèques et des Mayas. En 1772, au lieu même où devait couler en 1914 l'*Amiral von Spee,* aux îles Falkland, avait coulé la frégate espagnole *Aurora,* chargée d'or. En 1628, avait été coulée, aux Bahamas, la fameuse « Flotte d'argent » espagnole. En 1798, le navire pirate anglais *The Break* coula, au large du cap Hanloopen, Amérique du nord, avec deux millions de livres sterling d'or, en doublons espagnols et en pépites. Un peu plus au sud, en 1911, coula le navire américain *Merida,* et en 1916, non loin de Terre-Neuve, un sous-marin allemand envoya par le fond le navire *Elisabethville.* Tous deux avaient des richesses à bord. Signalons encore le naufrage du *Georges Philippar,* navire français, en 1932, dans le golfe arabique. Il apportait à une Exposition de Paris, des trésors de princes indiens. Bien longtemps auparavant, en 1629, la goélette hollandaise *Batavia* avait coulé dans la mer de Timor, et elle transportait des trésors enlevés à Bangkok, notamment une statue de Siva, haute de 4 mètres, en or massif.

Mais il n'y a pas que sur mer qu'on est à la poursuite de trésors ensevelis et inconnus. L'article donne encore de nombreuses indications concernant des trésors terrestres, celui du roi Attila, dans le fleuve Tisza, au V^e^ siècle, celui de la Tour de Londres, ou en Espagne, de la montagne Quarrazar, où les Goths cachèrent leurs richesses. Dans les îles Sauvages, au nord des Canaries, on assure que des pirates, au temps des guerres hispano-anglaises, ont caché deux millions de dollars-or. Le trésor des Ashantis, conquis par les Anglais, serait caché quelque part sur la Côte de l'Or, qui vient de retrouver son indépendance. Parmi les trésors célèbres, il faut mettre en bonne place ceux des Incas, et celui de Montezuma II, victime de Fernand Cortez en 1520.

Il y a deux cents ans, un cataclysme épouvantable engloutit, au Panama, la mine d'or *Estrella.* Un certain Arring Thorpe, américain, prétendit qu'il l'avait retrouvée, mais il fut assassiné par les indigènes complices de ses déprédations. On l'accuse d'avoir volé des quantités d'or, dans la susdite mine.

Il doit y avoir, çà et là, des trésors cachés par des pirates, au temps de la pleine floraison de leur audacieuse industrie, mais on ne sait pas au juste où se trouvaient leurs tanières, dans les îles des Antilles surtout. Et que dire des trésors d'Alexandre-le-Grand, de Gengis Khan, et de tant d'autres conquérants fameux ! Il y a là de quoi alimenter les romans d'aventures et tenter les chercheurs en quête d'émotions !

(*A suivre*) L. CRISTIANI.

JÉSUS A-T-IL PRIS LA DERNIÈRE CÈNE LE MARDI SOIR ?

A propos d'une hypothèse récente

M^lle^ A. Jaubert, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, a proposé récemment une nouvelle chronologie de la Semaine Sainte. Jésus aurait pris la dernière Cène le mardi soir et les événements de la Passion s'étaleraient sur trois jours, de la nuit du mardi jusqu'au vendredi [1]. Cette hypothèse a rencontré un grand intérêt. De divers côtés, on s'en est fait l'écho [2]. Des exégètes, surtout le R. P. E. Vogt, recteur de l'Institut Biblique Pontifical de Rome, lui ont réservé un accueil favorable [3].

On connaît l'un des problèmes majeurs posés par les récits évangéliques de la Passion. Le IV^e^ évangile situe la mort de Jésus au vendredi 14 nisan, veille de la Pâque (qui commençait au coucher du soleil du 14), et il ne présente pas la dernière Cène comme un repas pascal. Les Synoptiques, par contre, soulignent le caractère pascal du dernier repas, et laissent donc supposer que le vendredi où Jésus fut crucifié, était le 15 nisan, le premier jour de la Pâque. A moins que Jésus, pour son repas pascal, n'ait pas suivi le calendrier des Juifs qui l'ont condamné : c'est dans cette voie que s'étaient engagés divers critiques, dont le P. Lagrange, pour résoudre la difficulté. L'hy-

[1] *La date de la dernière Cène* dans la *Revue de l'Histoire des Religions,* oct.-déc. 1954, p. 140-173.

[2] J. Gélineau, dans *Maison-Dieu,* 43, 1955, 165-167 ; P. Avril, dans *Radio-Cinéma-Télévision,* 25 mars 1956, p. 12 ; *Cahiers Evangile,* 21, 1956, p. 88-91.

[3] Dans *Biblica,* XXXVI, 1955, p. 408-413 : « Hæc igitur chronologia non videtur contradicere Evangeliis, sed potius ab eis commendari ; plures solvit difficultates et in eventu passionis novam conjicit lucem ». Le R. P. Vogt est revenu sur la question en *Christus,* 11 juillet 1956, p. 413-421 : « *Une lumière nouvelle sur la semaine de la Passion* ». — Echo favorable de Mgr Charrue, évêque de Namur, dans son mandement de Carême 1956, et, avec des critiques, de Mgr Weber, évêque de Strasbourg, en un texte auquel nous n'avons pas eu accès (dans la Revue diocésaine de Strasbourg).

pothèse de Mlle Jaubert fournit une base objective à cette proposition, en utilisant les renseignements nouveaux des manuscrits de la Mer Morte sur un calendrier juif différent du calendrier légal, et qui permettrait la célébration d'un vrai repas pascal au mardi soir. Ces renseignements portent à reconsidérer une tradition ancienne qui a subsisté en quelques textes patristiques, et qui place la dernière Cène précisément au mardi soir.

L'hypothèse fait appel à une documentation très étendue. Elle intéresse plusieurs problèmes d'Ancien, de Nouveau Testament, et de patristique. Si l'on veut lui accorder l'attention qu'elle mérite, et ne pas céder à l'attrait d'une apologétique facile, il importe de bien voir les problèmes engagés. Ce que Mlle Jaubert a publié de ses recherches, tient en trois articles de revues savantes [4]. Ces études, d'une érudition étonnante, supposent connues bien des données du débat. Elles ne marquent pas un terme, elles poussent à la recherche. On ne s'étonnera donc pas trop de notre lenteur à la suivre sur la voie où elle nous entraîne. Elle doit publier, sous peu, un livre sur le sujet. Nos réflexions restent donc provisoires et voudraient témoigner de la fécondité de l'hypothèse.

I. — LE CALENDRIER DE QUMRAN

Dès la publication des premiers documents de Qumrân, il apparut qu'ils émanaient d'une secte religieuse farouchement attachée à un certain calendrier liturgique et opposée, pour ce motif entre autres, au sacerdoce de Jérusalem. Au début de leur *Règle*, les membres de la communauté lisaient : « Qu'ils ne fassent pas un seul pas hors d'aucune parole de Dieu concernant leurs temps : qu'ils ne devancent leurs dates, ni ne se retardent pour aucune de leurs fêtes » (I, 13-15 ; cf. I, 8-9 ; III, 9-10 ; X, 1-9). L'*Ecrit de Damas*, trouvé dans la synagogue du Vieux-Caire, et dont on sait maintenant qu'il provient d'un groupe étroitement apparenté à la secte de Qumrân, prescrit de même d'« observer le jour du sabbat selon sa détermination, et les fêtes et le jour de jeûne selon la détermination des membres de la nouvelle Alliance au pays de Damas » (VI, 18-19 ; voir III, 13-15). Plus loin, on indique même l'ouvrage à consulter (XVI, 2-4) : c'est sans aucun doute un livre que nous connaissons depuis longtemps en version latine et éthiopienne, le *Livre des Jubilés*. Comme pour confirmer la référence, les grottes de Qumrân ont livré des fragments de neuf manuscrits hébreux différents de ce livre : il était donc tenu en singulière estime à Qumrân.

Ce livre, que l'on date de la seconde moitié du second siècle av. J.C., nous fait connaître assez clairement un calendrier révélé, que la masse des Juifs aurait abandonné en se mettant à la remorque des Gentils. Il divise l'année en quatre saisons de trois mois ; chaque saison compte 13 semaines (91 jours), et l'année 52 semaines, au total 364 jours (VI, 23-32). La particularité de ce calendrier, l'année étant partagée en quatre parties formant un nombre parfait de semaines, est de faire commencer chaque trimestre le même jour de la semaine, et le même quantième du mois, de 3 en 3 mois, tombe aussi le même jour de la semaine.

Il est possible de préciser, grâce à un autre livre juif du second siècle, le *Livre des luminaires du ciel*, conservé en version éthiopienne dans notre *livre d'Hénoch* (c. LXXII - LXXXII), et qui existait comme un ouvrage indépendant dans la bibliothèque de Qumrân (on a déjà identifié des fragments de trois manuscrits araméens différents dans la grotte 4). Il spécifie que chaque trimestre était formé de deux mois de 30 jours et d'un mois de 31 jours [5]. A partir de ces données nous pourrions déterminer le jour de la semaine pour chaque quantième de chaque mois, si nous connaissions seulement le jour du premier de l'an. C'était toujours un mercredi : le P. D. Barthélemy l'a montré à partir de la date de la Pentecôte en *Jubilés*, et d'un renseignement ancien sur une secte juive qu'on a tout lieu d'identifier à celle de Qumrân [6]. Et A. Jaubert l'a confirmé de façon ingénieuse. *Jubilés* raconte l'histoire du monde jusqu'à Moïse en l'insérant dans son calendrier sacré et donne les dates, par le numéro du jour et du mois, des déplacements des patriarches. On peut être sûr qu'il ne les fera jamais pérégriner un samedi. Or en confrontant ces dates au tableau complet des correspondances entre jours et quantième du mois, dans une année dont le premier jour serait désigné par la lettre A, Mlle Jaubert constate que le seul jour vacant est le jour D : ce ne peut être que le samedi ; le jour A est donc le mercredi [7].

Nous pouvons maintenant calculer le jour où tombent chaque année les fêtes : Pâque (le 15 du 1er mois), un mercredi ; Pentecôte (15 du 3e mois), un dimanche ; la fête des Expiations (10 du 7e mois), un vendredi ; la fête des Tabernacles (15 du 7e mois), un mercredi... Ces déductions viennent d'être confirmées par l'identification, dans la masse des fragments livrés par la grotte 4, d'un calendrier liturgique, non encore publié, mais présenté par l'Abbé J. T. Milik au congrès international d'Ancien Testament de Strasbourg, en août der-

[4] L'article cité plus haut a été précédé par une étude sur *Le calendrier des Jubilés et de la secte de Qumrân. Ses origines bibliques*, dans *Vetus Testamentum*, III, juillet 1953, p. 250-214. Un troisième article revient sur le sujet : *Le calendrier des Jubilés et les jours de la semaine* dans la même revue, VII, janvier 1957, p. 35-61, à la suite d'un article de M. Morgenstern, *The Calendar of the Book of Jubilees, its origin and its character*, même revue, V, 1955, p. 34-76.

Nous renverrons aux études de Mlle Jaubert par les abréviations suivantes : RHR ; VT, III et VT, VII.

[5] Contre les objections de M. Morgenstern, A. Jaubert a établi qu'il en était de même dans les *Jubilés* (voir note suiv. 7).

On remarquera, en passant, que cette formule est celle qui retient le projet de réforme de notre calendrier actuel (y ajoutant seulement un ou deux jours intercalaires) : c'est cette formule qui a la faveur du Comité de l'O.N.U. chargé de cette question.

[6] *Notes en marge des publications récentes sur les manuscrits de Qumrân* dans *Rev. Bib.*, 1952, p. 199-203. Sur la secte des Magharya, voir R. de Vaux, *Rev. Bib.*, 1950, p. 421-424.

[7] VT, III, 252-254. En prétendant que dans *Jub.* chaque trimestre comprend un mois de 31 jours et deux de 30, Morgenstern fait commencer l'année un mardi. En faveur du mercredi, voir le matériel impressionnant rassemblé par A. Jaubert en VT VII, 37 ss. Le mercredi est le jour de création des astres dont le cours règle le comput du temps, dans le récit de la Genèse.

nier. Ce calendrier fixe les tours de service des familles sacerdotales et précise, avec la date, le jour des fêtes liturgiques : c'est celui que nous venons de transcrire d'après A. Jaubert [8].

Calendrier fictif ou vécu ?

Une difficulté semble s'opposer à l'application d'un tel calendrier. Une année de 364 jours est en retard d'un jour et quart sur l'année solaire. En 20 ans, l'écart est de 25 jours. Ce devait être grave pour des rites liés au rythme des saisons, comme l'offrande de la première gerbe, au début de la moisson, le dimanche 26 du 1er mois. Mais pour rattraper ce rythme, il suffisait d'intercaler périodiquement un certain nombre de jours. La seule condition pour que la correspondance entre jour de la semaine et quantième du mois ne soit pas détruite, était d'intercaler une ou plusieurs semaines à la fois. Nous ignorons tout du système adopté, mais la difficulté n'est donc pas insurmontable.

Peut-on admettre que deux livres aient été écrits pour présenter comme révélé par Dieu, pratiqué par les patriarches, coupablement abandonné par Israël, un calendrier purement fictif ? La communauté qui possédait ces livres, pouvait-elle ne pas essayer au moins d'y conformer sa vie religieuse ? Sinon, condamnerait-elle aussi amèrement l'erreur de ceux qui célèbrent les fêtes à contre-temps et profanent les jours sacrés ? N'était-ce pas une des raisons de sa retraite au désert, en attendant la venue du Messie d'Aaron et la restauration du culte légitime au Temple de Jérusalem ?

Calendrier nouveau ou ancien ?

Jubilés le présente comme mis en pratique dès l'époque de Noé. Procédé littéraire familier des auteurs d'apocalypses ? Des indices historiques d'abord suggèrent qu'il s'agissait plutôt de défendre un calendrier traditionnel. Selon Daniel, VII, 25, Antiochus Epiphane a voulu « changer les temps et la loi » (cf. I Mac., I, 43, 54). Plus qu'à une simple interdiction du sabbat et des fêtes, on peut penser à l'introduction de l'année lunaire, avec mois supplémentaire périodique, système utilisé par tout le monde hellénistique jusqu'à l'adoption du calendrier julien. Parmi les motifs de la révolte macchabéenne contre l'hellénisation imposée par Antiochus, il faut compter la défense du calendrier religieux. Mais le succès des Macchabées fut bientôt grignoté par les progrès de l'hellénisme, favorisés par les Asmonéens. Les Hassidim, qui avaient appuyé la révolte, se détachèrent de la dynastie qu'elle avait contribué à installer. Le *Livre des luminaires*, puis les *Jubilés*, s'expliqueraient bien comme un essai de s'opposer à la diffusion du calendrier hellénistique jusque dans le domaine du culte. Finalement, un groupe de prêtres se serait vu obligé de se séparer du sacerdoce de Jérusalem, gagné au calendrier lunaire plus ou moins judaïsé, et de quitter le Temple. Telle paraît être l'origine de la communauté de Qumrân [9].

[8] VT VII, 60-61.

[9] Barthélemy, *R. B.*, 1952, p. 202 ; Jaubert, VT III, 262-263.

C'est donc le calendrier légal, qui apparaît plutôt comme une innovation. Dans ce calendrier, l'année compte douze mois lunaires, déterminés par l'observation, et chaque mois compte à peu près 29 jours et demi. Tous les 3 ans environ, un mois supplémentaire permettait de rejoindre l'année solaire et le rythme des saisons. Il n'y a plus de correspondance entre jour de la semaine et quantième du mois, et les fêtes, en principe, peuvent tomber n'importe quel jour. Un écrivain du XIe s. nous apprend que, pour éviter deux jours chômés consécutifs, et la rencontre d'un sabbat avec la veille d'une fête exigeant préparation, le calendrier juif évitait que certaines fêtes n'intervinssent certains jours, par exemple Pâque un lundi, mercredi ou vendredi, Kippour un vendredi ou un dimanche... Il y a là une différence nette avec le calendrier des fêtes des *Jubilés*, présenté plus haut. Et nous tenons peut-être la raison de l'adoption du calendrier lunaire comme calendrier officiel : le souci de protéger le sabbat [1].

Calendrier sacerdotal ancien ?

Nous voici invités à chercher plus haut dans le temps les origines du calendrier de Qumrân. Recherche délicate. Les questions de calendrier ont toujours été compliquées. De plus, les textes bibliques restent discrets ou d'interprétation difficile. A. Jaubert fait valoir plusieurs indices en faveur d'une origine biblique, dans le calendrier de l'école sacerdotale post-exilique qui édita le Pentateuque et quelques autres livres.

Les indices positifs restent ténus : en fêtant Pentecôte toujours un dimanche, 50 jours après l'offrande de la première gerbe, elle-même un dimanche, le calendrier de Qumrân est fidèle au sens obvie de l'ordonnance du Lévitique, XXIII, 15-16 [2]. Et les *Jubilés*, comme les textes sacerdotaux anciens, désignent les mois par leur numéro, non par leur nom babylonien, usage qui se répandit, pour la vie courante, après l'exil. Le caractère archaïque de cette façon de faire apparaît dans le calendrier liturgique de la grotte 4 mentionné plus haut : à côté des dates liturgiques, exprimées selon ce système numérique, des dates historiques, non liturgiques, sont exprimées avec les noms babyloniens.

D'autres indices apparaîtront peut-être encore. En attendant, A. Jaubert propose une contre-

[1] VT III, p. 49-50. Le même écrivain, Al-Biruni, signale précisément que les Magharya faisaient exception en fêtant la Pâque le mercredi.

[2] D'après la *Mishna* (*Menakhot*, x, 3), les Juifs étaient divisés au sujet de ce texte. Les Boéthusiens, qu'on identifie aux Sadducéens du temps de Jésus, plaçaient l'offrande de la gerbe un dimanche (mais le dimanche dans l'octave de Pâque et non après cette octave comme *Jubilés*). Les Pharisiens la plaçaient le lendemain de la Pâque, donc toujours le 16 nisan, quel que soit le jour de la semaine (« le lendemain du sabbat » qu'était le premier jour des Azymes ; c'était déjà l'interprétation de Lev., XXIII, 11, par la Septante ; dans le même sens, Josèphe, *Ant.*, III, x, 5 ; cp. XIII, VIII 4). C'est donc l'usage pharisien qui fait figure d'innovation. *Jubilés* présentent sur l'usage boéthusien l'avantage de laisser trois jours ouvrables entre l'octave de Pâque et le samedi suivant pour le commencement de la moisson dont les prémices devaient être offertes le dimanche suivant.

épreuve ingénieuse de son hypothèse. On sait que l'école sacerdotale a multiplié les dates, dans les textes bibliques qui émanent d'elle, pour lier son récit : dates du déluge, de la sortie d'Egypte, du séjour au désert... Or en appliquant à ces dates le tableau jubiléen des correspondances entre quantième du mois et jour de la semaine, il apparaît que le samedi est évité, et que ces dates tombent toutes un mercredi, un vendredi ou un dimanche. Ce sont précisément les jours privilégiés des fêtes dans les *Jubilés.* N'est-ce pas le signe qu'ils l'étaient aussi pour l'école sacerdotale, qui en les projetant dans le récit d'une histoire sacrée, trahirait ses habitudes liturgiques ?

Ce calendrier d'une année de 364 jours, commençant un mercredi, peut lui-même se fonder sur des éléments très anciens, comme l'idée que le comput doit partir un mercredi, jour de la création des astres, et le caractère privilégié des mercredi, vendredi et dimanche. Ce caractère privilégié pourrait s'expliquer par la place de ces jours par rapport au sabbat, et se rattacher aux origines obscures de la semaine, unité de temps antérieure à l'année solaire, et capable d'entrer en de tout autres computs. Le calendrier sacerdotal et jubiléen pourrait traduire la volonté de combiner la semaine avec un comput solaire (l'année est ramenée à un nombre parfait de semaines), tout en respectant l'idée d'une création des astres au milieu de la semaine.

A vrai dire, tout n'est pas clair dans l'histoire de ce calendrier. Les *livres des Chroniques* sortent du milieu sacerdotal. Si on leur applique le tableau jubiléen de la répartition des jours de la semaine tout au long de l'année, on constate qu'aucun déplacement ou œuvre servile n'intervient le samedi. Mais par ailleurs, A. Jaubert le note, I Chr., XXIV, 7-18 énumère 24 classes de prêtres, ce qui correspond à un comput lunaire. Au contraire, fidèle à l'année solaire de 52 semaines, un passage de la *Guerre des fils de lumière,* document de Qumrân récemment publié, compte 26 classes de prêtres (II, 2). De même l'*Ecclésiastique*, qui présente de grandes affinités avec les milieux sacerdotaux et les écrits de Qumrân [3], semble supposer un calendrier lunaire (XLIII, 6-8). « Ainsi devrions-nous discerner divers courants dans les milieux sacerdotaux » (VT, VII, p. 48).

Survie et diffusion de ce calendrier à l'époque de Jésus.

On peut considérer comme acquis que la communauté de Qumrân s'est séparée du judaïsme officiel, entre autres motifs, pour rester fidèle au calendrier des *Jubilés.* Il est fort probable, de plus, que ce calendrier est en continuité avec le calendrier sacerdotal postexilique. Il faut ajouter que la secte n'a pas dû abandonner ce calendrier après sa rupture avec le sacerdoce de Jérusalem. On connaît son conservatisme, favorisé par la vie au désert, et son zèle à recopier ses livres saints, en y comprenant les *Jubilés* [4].

Des incertitudes toutefois demeurent. Tout d'abord, nous ne savons pas comment était rattrapé le retard sur l'année solaire. Nous ignorons donc si, l'année de la mort de Jésus, le mercredi de la Pâque de Qumrân tombait la même semaine que la Pâque légale. D'autre part, le calendrier sacerdotal ancien a pu survivre en d'autres milieux que la communauté de l'Alliance. En des milieux moins protégés, il a pu subir des interprétations nouvelles, des adaptations, et se prêter à des compromis avec le calendrier légal. En l'absence de documents, nous ne manions ici que des possibilités.

II. — LA TRADITION CHRETIENNE ANCIENNE

Féries privilégiées.

Fait remarquable, relevé par A. Jaubert, le christianisme semble avoir hérité de la prépondérance accordée aux dimanche, mercredi et vendredi. Ces jours reçoivent un sens nouveau, certes. Le dimanche s'est imposé dès les origines de l'Eglise comme « jour du Seigneur », à cause de la résurrection de Jésus. Les mercredi et vendredi apparaissent dans l'Eglise ancienne comme jours de jeûne [5], et bientôt, d'assemblée liturgique [6]. Le choix de ces deux jours semble d'origine judéo-chrétienne. Le plus ancien témoignage nous vient de la *Didachè*, dont on connaît les attaches juives [7]. Elle demande le jeûne des mercredi et vendredi par opposition au jeûne des « hypocrites » les lundi et jeudi (VIII, 1 ; cf. Lc., XVI, 12). Il est frappant qu'elle retrouve les jours privilégiés du calendrier jubiléen, en opposition sur ce point avec le calendrier légal juif.

On ne trouve pas trace dans le christianisme, d'une année de 364 jours. Mais le choix des trois jours privilégiés de la semaine, surtout des mercredi et vendredi, a dû être facilité dans un milieu habitué au calendrier sacerdotal ancien ou qui en avait gardé quelque chose. Cette continuité dans les usages liturgiques est de grand intérêt. Or elle constitue « l'encadrement rituel d'une tradition de la Cène au mardi soir » (VT, VII, 60).

Une tradition de la Cène au mardi soir.

Quel était, en effet, le sens du jeûne des mercredi et vendredi ? La *Didascalie des Apôtres*, que l'on date du IIIe s., mais dont certains éléments peuvent être plus anciens, se fait l'écho d'une tradition curieuse : Jésus a été arrêté, après avoir pris la Cène, dans la nuit du mardi au mercredi, et il a été crucifié le vendredi. La *Didascalie* est un de ces documents ecclésiastiques, comme la *Didachè*, la *Tradition Apostolique*, les *Constitutions Apostoliques*, où la personne de l'auteur (ici

[3] Deux fragments hébreux de ce livre ont été trouvés dans la grotte 2.

[4] Le témoignage d'Epiphane pourrait confirmer cette fidélité au calendrier chez les Esséniens, VT VII, p. 263, n. 3.

[5] *Didachè*, VIII, 1 ; Hermas, *Similitudes*, V, 1 (quoiqu'il ne précise pas quels sont les jours de jeûne) ; Clément, *Stromates*, VI, 75 ; Tertullien, *De Jejunio*, 14.

[6] Tertullien, *De Oratione*, 14 ; Epiphane, *De Fide*, 22 ; Socrate, *Hist. Ecl.* V, 22 (mais sans Eucharistie).

[7] Qu'il suffise de rappeler le thème des deux voies, utilisé déjà par la *Règle* de Qumrân, et l'eucharistie si proche des prières de table juives qu'on a pu s'y tromper (les repas sacrés de Qumrân offrent maintenant un parallèle plus précis).

peut-être un juif converti) a moins d'importance que les traditions liturgiques ou disciplinaires, mises sous l'autorité des Apôtres, qu'il recueille.

La *Didascalie* explique le jeûne de la semaine sainte, du lundi au samedi, par une chronologie de la Passion ; mardi soir, dernière Cène, puis arrestation de Jésus ; mercredi, détention chez Caïphe et délibération des princes du peuple ; jeudi, recours à Pilate, chez qui désormais Jésus est gardé ; vendredi, accusation devant Pilate, puis crucifixion (XXI, XIV, 1-13). Ensuite le jeûne des mercredi et vendredi est justifié par le souvenir, respectivement, de l'arrestation, et de la crucifixion de Jésus (*ibid.*, 14-21). Un peu plus loin, on nous explique que, l'année de la mort de Jésus, les grands prêtres et les anciens ont brusquement décidé de devancer la Pâque de trois jours, au mardi soir, afin de pouvoir arrêter Jésus avant l'arrivée des foules de pèlerins, et le mettre à mort quand elles seront là, le vendredi (*ibid.*, XVII, 1-8). Etrange façon d'accorder la possibilité d'un vrai repas pascal le mardi soir, et l'immolation de Jésus au jour où régulièrement devaient être immolés les agneaux de la Pâque [8]. On sent ici l'embarras de l'auteur devant une tradition de la dernière Cène au mardi soir, dont il se croit obligé d'expliquer la possibilité par une décision arbitraire des autorités juives. C'est donc que cette tradition n'imsait à lui, comme une explication reçue des jeûnes de l'Eglise.

Plus tard, Epiphane reprend à son compte la tradition de la *Didascalie*, dont il dépend. Il atteste de plus un conflit entre cette tradition et celle de la Cène au jeudi soir, qu'il repousse comme fausse [9]. Bien plus tôt, Victorin de Pettau, évêque de Styrie, mort en 304, prétend lui aussi, en toute indépendance de la *Didascalie* cette fois, que Jésus a été arrêté le quatrième jour, jour de la création des luminaires qui déterminent les saisons : de là le jeûne du mercredi en souvenir de l'arrestation de Jésus, et pour rendre favorable le cours des saisons (*De Fabrica mundi*, 3).

On saisit l'intérêt renouvelé de cette tradition, depuis les découvertes de Qumrân. Ce qui est remarquable, c'est la rencontre d'une continuité d'usages religieux dans la faveur accordée à certains jours de la semaine, à partir du calendrier sacerdotal ancien, d'une part, et de l'autre, de l'idée d'un repas pascal au mardi soir, ce qui n'est possible que dans ce calendrier.

Origine de cette tradition.

La tradition rapportée par la *Didascalie* n'a pas laissé de trace dans les textes du second siècle. Les témoignages d'écrivains que nous pouvons recueillir, et pas au-delà de la seconde moitié du second siècle, montrent qu'on lisait les évangiles comme on le fera par la suite : Jésus a pris la dernière Cène la veille de sa mort. Vers 165, à Laodicée, des discussions s'élèvent au sujet de la chronologie des évangiles : Jésus a-t-il mangé la Pâque, ou été crucifié, le 14 nisan ? Apollinaire d'Hiérapolis repousse la première possibilité, que d'aucuns prétendent fonder sur Matthieu, et soutient la seconde avec la volonté de souligner, dans la ligne de S. Jean, la typologie de l'agneau : Jésus n'a pas mangé la Pâque [1].

Plus tard, le conflit des usages asiate (Pâque célébrée le 14 nisan) et romain (le dimanche suivant), ne nous vaut pas plus d'allusion à une autre chronologie de la semaine sainte que celle que l'on tire des évangiles. Est-ce seulement à cause du caractère fragmentaire de notre documentation ? Est-ce volonté de préférer les évangiles écrits aux traditions ? Les deux partis cependant arguent surtout à partir de traditions. Alors est-ce ignorance de traditions du genre de celle de la *Didascalie ?* Le plus troublant est que ces écrivains ne doivent pas ignorer le jeûne des mercredi et vendredi. L'explication qu'en donne la *Didascalie*, si elle est aussi ancienne que l'usage à expliquer, n'aurait été conservée qu'en des milieux très particuliers, sans avoir été gênée par la lecture des évangiles [2].

Au delà de 150, nous n'avons aucun renseignement. La tradition liturgique eucharistique a dû rester fidèle à la formule de notre plus ancien texte eucharistique : « Le Seigneur Jésus, *la nuit où il fut livré*, prit du pain... » (I Cor., XI, 24 ; de même, *Tradition Apostolique* d'Hippolyte, IV; *Constitutions Apostoliques*, VIII, 2). Ne mentionnant pas la mort de Jésus, elle ne pouvait appuyer ni l'interprétation des évangiles, ni la tradition de la *Didascalie*. Et le silence sur la mort comme telle n'indique pas forcément que la Cène n'a pas eu lieu la veille de la mort de Jésus : le sens de la formule est plus théologique que chronologique [3].

Problèmes.

On voudrait être mieux renseigné sur les relations qui ont pu exister à l'origine, entre l'observance hebdomadaire des mercredi et vendredi, et la célébration annuelle de la Pâque. Que celle-ci soit fêtée le 14 nisan ou le dimanche suivant, les textes soulignent le souvenir de la Passion, qu'évidemment, on ne sépare pas de la Résurrection.

[8] On pousse très loin le parallèle avec l'agneau pascal, en fixant la décision d'arrêter Jésus au lundi, jour où selon Ex., XII, 3-6, l'agneau devait être mis à part : ainsi est expliqué le début du jeûne dès le lundi.

[9] Voir références en RHR 147. Certains, au dire d'Epiphane, auraient tenté une conciliation entre les deux traditions : Jésus, arrêté dans la nuit du mardi au mercredi, aurait pu recevoir en secret les Apôtres dans sa prison le jeudi soir, et célébrer la Cène avec eux. Nous devons à Epiphane le plus ancien témoignage d'un culte célébré le Jeudi Saint, à la 9e heure ; plus tard, le IIIe concile de Carthage, en 399, parlera de célébration de la Cène en son jour anniversaire le Jeudi Saint. Pas trace, jusque là, d'un anniversaire de l'institution de l'Eucharistie le jeudi.

[1] Fragment conservé dans le *Chronicon pascale*, P. G., XCII, 80-81. D'après Eusèbe, Méliton de Sardes intervient dans le débat. Clément d'Alexandrie, qui dit avoir utilisé Méliton, va jusqu'à prétendre que tous les évangiles sont d'accord pour fixer au 14 nisan la mort de Jésus, et il place la Cène le 13 au soir. Hippolyte de Rome pense de même que Jésus ne mangea pas la Pâque, mais la souffrit. Irénée par contre déclarait que la Cène a été un repas pascal. On ne peut rien tirer de clair de Justin. Pour les références, RHR 150 ss.

[2] On sait que jusque vers 150, les églises pouvaient s'appuyer sur les traditions orales, sans recourir aux évangiles écrits comme on le fit plus tard.

[3] Pour le sens théologique d'*être livré*, voir Rom., VIII, 32 ; Marc, IX, 31 ; Isaïe, LIII, 12.

La célébration liturgique n'éprouve pas le besoin d'étaler sur plusieurs jours le souvenir des événements précis en lesquels le mystère du salut s'est accompli[4]. Des deux côtés, au IIe s., la fête n'est pas encore précédée de synaxes à des jours différents (origine de la semaine sainte). Elle est précédée d'un jeûne, qui devait être alors un usage déjà ancien, mais dont la durée n'est pas bien fixée : un jour, deux jours, trois jours, voire quarante heures, selon Irénée (Eus. *H. E.* v, 2). On ne trouve donc pas encore de lien très ferme avec l'observance des mercredi et vendredi[5], ni avec la commémoration hebdomadaire de la Passion, si tel est bien le sens de cette pratique. Le problème n'est pas sans importance. Car les deux usages en conflit à la fin du IIe s. sont certainement très anciens[6]. On aimerait savoir l'ordre d'ancienneté de la Pâque annuelle et de l'observance hebdomadaire.

D'autre part, dans les deux usages, la Pâque est fixée d'après le calendrier juif officiel. Les textes ne supposent pas d'autre comput juif. Simplement, les quartodécimans acceptent de fêter leur Pâque le même jour que les Juifs, tandis que dans l'usage romain, la célébration hebdomadaire de la Cène a attiré au dimanche la célébration annuelle de la Pâque. Si l'observance des mercredi et vendredi est un legs du calendrier sacerdotal ancien, et la Pâque annuelle un legs du calendrier légal, la fusion peut s'expliquer par la diversité d'origine des Juifs qui sont entrés dans l'Eglise, ou par l'existence dans le judaïsme déjà d'un calendrier mitigé. La première hypothèse ne peut être exclue. Les contacts entre christianisme et essénisme n'ont pas l'air d'avoir diminué avec le temps, et beaucoup ne se sont peut-être établis qu'après 70, lorsque la communauté de Qumrân eût été dispersée. On peut imaginer aussi que des groupes juifs avaient déjà trouvé des accommodements entre les deux calendriers, conservant de l'un l'attention aux jours de la semaine, demandant à l'autre la détermination de la semaine dans laquelle placer le jour à sanctifier. Le calendrier chrétien pourrait alors, dès les origines, avoir été de ce type mitigé[7].

Bien des incertitudes entourent donc les origines de la tradition de la *Didascalie*. Dès qu'il s'agit de remonter jusqu'au temps de Jésus et des premiers disciples, il faut laisser du jeu à l'hypothèse. Il reste à examiner comment les évangiles s'en accommodent.

(*A suivre*). J. DELORME.

[4] Cf. B. Botte, *La question pascale : Pâque du vendredi ou Pâque du dimanche ?* Maison-Dieu 41, 1955, p. 84 ss.

[5] Première attestation nette en Tertullien, *De Jejunio*, P. L., II, 956, 971, 973 s., 979. Noter que Marc, II, 20 est cité à propos du jeûne annuel du vendredi au samedi de la Semaine Sainte, non du jeûne hebdomadaire.

[6] Et il n'est pas sûr que l'usage quartodéciman soit le moins ancien, le problème n'est pas clos, cf. B. Lohse, *Das Passafest der Quartadecimaner*, Diss. Göttingen, 1952, voir *Th. Lit. Ztg.* 1954, 59 s.

[7] Avec cette différence cependant : pour la célébration *annuelle* de la Passion, le calendrier chrétien n'offre pas de compromis avec le calendrier sacerdotal.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

1. **Bernadette et Jeanne Védère.** — 144 p. (12×18), 300 fr. — En dépôt : Paris, Lethielleux, 1956.
2. Abbé DEROO. — **Lourdes, cité des miracles ou marché d'illusions.** — 224 p. (14,5 × 20), 500 fr. — Paris, Arthème Fayard, 1956.

1. — Jeanne Védère était cousine germaine de sainte Bernadette ; malgré une différence d'âge de 16 ans, Bernadette étant née en 1844 et Jeanne en 1830, une amitié confiante les unissait dans les années 1858 et suivantes. Toutes deux entrèrent dans la vie religieuse, Bernadette chez les Sœurs de Nevers (1866), Jeanne chez les Cisterciennes de Blagnac, près de Toulouse, où elle mourut en 1899.

Quand le P. Cros, S. J., fut chargé en 1878 par Pie IX de rassembler la documentation authentique sur les événements de Lourdes, il s'adressa entre autres à Jeanne Védère, devenue Sœur Marie Gertrude, en lui posant de 1879 à 1891, une série de questionnaires auxquels elle répondit en détail. Ce sont ces réponses qui constituent la presque totalité du présent livre dont l'*imprimatur* est daté de 1933. Il vient d'être mis dans le commerce, en octobre 1956.

On y voit avec quelle scrupuleuse critique le P. Cros mena son enquête et avec quelle netteté la religieuse y répondit, n'affirmant rien sans indiquer la valeur exacte de ses souvenirs.

A l'heure où l'on annonce un Congrès Marial international qui se tiendra à Lourdes en 1958, centenaire des apparitions, cet ouvrage retiendra sûrement l'attention des historiens et d'un public très étendu.

2. — En 1955, Mme Valot présenta à la Faculté de médecine de Paris une thèse de doctorat qui fut éditée et rééditée en 1956, sous le titre *Lourdes et l'illusion en thérapeutique*. Cette thèse était accompagnée, dans le même volume, de *Commentaires* dont son mari, le docteur Valot, était l'auteur. L'ouvrage, autour duquel une publicité monstre fut organisée jusque dans la Radio française par la bouche de Lorulot, eut un succès à scandale. Dans ce volume, en effet, tout ce qui touche aux événements de Lourdes en 1858, à la voyante, aux guérisons survenues depuis lors, à la béatification et à la canonisation de sainte Bernadette est « avili » et traité de « supercherie et d'imposture ». Alerté par la publicité, où il relevait « des erreurs surprenantes et des contradictions », l'abbé D. se mit à étudier la thèse et les commentaires, non en médecin, mais en historien pour contrôler les références aux sources utilisées et la fidélité des citations.

C'est le résultat de ce travail de vérifications que donne le volume que nous annonçons. Mgr l'Evêque de Tarbes et Lourdes l'apprécie en ces termes : « Faillite de Lourdes ? Non. Faillite de la mauvaise foi qui nie l'évidence, mutile les textes, jette le discrédit sur les hommes les plus éminents pour mieux récuser leur témoignage... De cette thèse, il restera la tristesse de penser que des esprits, au nom de la science, puissent s'abaisser à des procédés si peu scientifiques. Il restera la victoire de la vérité. »

Maurice VILLAIN. — **L'Abbé Couturier, apôtre de l'Unité chrétienne,** préface d'A. Latreille. — **In-8 de 380 p., 870 fr. — Paris, Casterman, 1956.**

Ce fut une carrière de prêtre bien étonnante que celle de l'abbé Couturier. En apparence, rien ne le

préparait à la haute notoriété, à la vénération unanime dont sa mémoire est entourée. Il n'est pas rare que les pasteurs protestants qui viennent à l'Eglise catholique reconnaissent qu'ils ont bénéficié du bienfait de son action, dont beaucoup parmi nous ignoraient la profondeur. Professeur de mathématiques au collège libre des Chartreux, à Lyon, l'abbé Couturier aurait pu rester totalement inconnu hors de son milieu restreint. Il fut amené, moins par un choix voulu que par un enchaînement de circonstances providentielles, à s'occuper des Russes orthodoxes réfugiés en France. De proche en proche, il se mêla à l'action dite œcuménique. Il devint l'apôtre de la prière commune à tous les chrétiens. L'Unité de la descendance spirituelle du Christ, brisée par les schismes les plus regrettables, devint sa sainte hantise. Il fut ainsi le pionnier d'un œcuménisme spirituel, qu'il considérait comme le premier pas vers l'unité réelle. Faire prier les chrétiens ensemble, c'était déjà une démarche agréable à Dieu et préparatoire à de futurs rapprochements, pour parvenir, à l'heure marquée par Dieu, à l'Unité voulue par le Christ. Le présent livre, bourré de documents, projette les plus vives lumières sur tout ce vaste problème de l'œcuménisme si actuel et si grandiose ! L. C.

Jean GUITTON. — **L'Abbé Thellier de Poncheville.** — In-8 de 158 p., 400 fr. — Bibliothèque Ecclesia. Paris, Fayard, 1956.

Les innombrables amis de celui que l'on appelait toujours « l'abbé » Thellier de Poncheville seront reconnaissants à Jean Guitton d'avoir tracé ce magistral portrait d'un apôtre exceptionnel dont l'humilité, la profonde piété, le dévouement, le zèle oratoire, l'immense talent, l'action infatigable nous a tous, dans la mesure où nous en savions quelque chose, émus et attirés ! Ce livre n'est pas une biographie. Il ne rapporte que les traits essentiels. Il est divisé en cinq chapitres dont les titres sont les suivants : Esquisse pour un portrait, — Images et rencontres, — Le prêtre ou le mystère du silence, — Le prophète ou le mystère de la parole, — *Introïbo ad altare Dei.*

Mais il y a dans chacun de ces chapitres une délicatesse d'analyse, un talent de pénétration, une chaleur de sympathie, une richesse d'aperçus qui raviront tous les lecteurs. Thellier de Poncheville (1875-1956) fut une des gloires du clergé de France. Il méritait tout de suite un tel éloge, qui n'est qu'un hommage mérité à ses vertus hors série. Plus tard, sans doute, on fera mieux encore.

En attendant, lisons cet essai ravissant. Notre sacerdoce en sort grandi ! L. C.

Omer ENGLEBERT. — **Le dernier des conquistadores. Junipero Serra. Apôtre et fondateur de la Californie (1713-1784).** — In-8 de 344 p. avec illustrations et cartes, 795 fr. — Paris, Plon, 1956.

Le héros de ce livre n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Il leur a été présenté déjà (1947, p. *195* ; 1950, p. 334) par le compte rendu de trois volumes considérables du P. Ch. Piette, O.F.M. Depuis, la popularité de J. Serra ne cesse de s'accroître ; des documents nouveaux ont été découverts qui confirment et amplifient ce que nous savions de lui. Les missions qu'il a fondées sont devenues des lieux de pèlerinage très fréquentés, même par les protestants. Ce qui subsiste des établissements créés par lui et ce qui a été reconstruit depuis, « tout est devenu relique et pieusement entretenu ».

Il y avait lieu de refaire une biographie vivante et plus maniable de ce personnage extraordinaire. Omer Englebert apporte à la composition de cet ouvrage ses qualités d'historien bien connues : son souci d'exactitude, son talent évocateur. Sous sa plume revit ce Franciscain de Majorque, d'abord professeur de philosophie et prédicateur, puis missionnaire. Junipero Serra a été surtout missionnaire, de 1749 à sa mort, d'abord chez les Peaux Rouges de la Sierra, puis au Texas, enfin en Californie où il a donné toute sa mesure. Homme de foi profonde, de volonté tenace et persévérante, « fidèle à ses amis, indulgent à ses ennemis, courtois pour tous », il a contribué à découvrir la Californie, à la mettre en valeur « en faisant d'elle une sorte de république communautaire ». Ceux qui lui ont succédé n'ont rien trouvé de mieux que de continuer sa méthode missionnaire. Au surplus, c'est lui qui, par deux fois, a empêché les Espagnols d'abandonner ce pays. Sans Junipero ce seraient probablement les Russes qui occuperaient aujourd'hui la côte occidentale de l'Amérique du Nord.

L'A. donne en appendice la chronologie de son héros et une liste imposante des sources consultées, dont beaucoup étaient encore inédites. Il cite abondamment lettres et récits de Junipero et de ceux qui l'ont connu. De plus, il a voulu « connaître *de visu* l'œuvre du missionnaire ou du moins ce qui en reste : c'est aux lieux même où a travaillé Junipero qu'il a rédigé son ouvrage. »

Beau livre, digne d'un grand sujet. Il contribuera à faire connaître chez nous cet homme que les Américains ont inscrit parmi les 96 pères et fondateurs de leur nation. Il se peut aussi qu'un jour l'Eglise lui accorde les honneurs de la Béatification. Les catholiques américains s'y emploient avec zèle. En lisant la présente biographie, on verra combien l'entreprise est justifiée.

Jean PROTAT. — **Messages pour tous les temps. Présentation et commentaire des Epîtres du Dimanche.** — In-8 de 288 p., 500 fr. — Paris, Spes, 1955.

Trop rares encore sont les commentaires donnés dans les paroisses des Epîtres du Dimanche, à tel point que, pour de nombreux fidèles, elles demeurent lettre morte.

Naguère, Mgr Soubigou donnait *Les Epîtres de l'Année liturgique étudiées en vue de la prédication* (Lethielleux, 1934). Il était bon de revenir sur le sujet, pour une présentation de ces textes, qui soit de style sobre et volontairement dépouillé de tout appareil scientifique ; quelque chose dans le genre des explications que souhaite le *Directoire pour la pastorale de la Messe*. Elle est bien réalisée dans cet ouvrage de M. le chanoine Protat, aumônier national de l'A.C.G.H. On y découvrira, avec de larges citations, tout un ensemble de réflexions sur l'origine des Epîtres, les livres de l'A. T. et du N. T. d'où elles sont extraites, leur signification, leur portée doctrinale et spirituelle, ainsi que sur leur actualité.

Cette « actualisation » du message paulinien constitue un des grands mérites du livre ; actualisation d'autant plus appréciable qu'elle est exacte, digne et accessible à tous.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 aprilis 1957

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4. rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)